This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 263 363

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

IND

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN

de l'étable de Béthléem au dôme de Sainte-Sophie

PAR

FRANCIS DELAISI

UN FRANC CINQUANTE

« Pages libres »
8, rue de la Sorbonne, PARIS (5e)

1904

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN

UDES SUR L'HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN

e l'étable de Bethléem au dôme de Sainte-Sophie

PAR

FRANCIS DELAISI

« Pages libres »
8, rue de la Sorbonne, PARIS (5e)

1904

BR 170
.D43

PREMIÈRE PARTIE

LE ROYAUME DE DIEU

Le Messie

Vers l'époque où César Auguste donnait à Rome l'Empire, et au monde la paix, une grande inquiétude régnait chez les Juifs.

Les Juifs étaient, en ce temps-là, un peuple de bergers, de vignerons et de laboureurs. Deux longues chaînes de montagnes formaient leur pays : entre elles, comme dans un fossé profond, depuis le lac bleu de Génésareth jusqu'aux plages désertes de la mer Morte, coulait le Jourdain, parmi les champs de blé et de millet, les oliviers et les figuiers ; des vignes grimpaient aux flancs des collines ; et sur les croupes du Liban, couronnées de cèdres, des pâtres poussaient les troupeaux. La montagne s'abaissait à l'est vers le désert de Syrie, à l'ouest vers la Méditerranée où voguaient les galères grecques. Quelques routes, bien rares, reliaient ce pays aux ports syriens de la côte et au reste du monde.

Or, ce petit peuple de paysans, perdu aux confins de l'univers ancien, commençait à ce moment même la grande crise nationale, religieuse et sociale dans laquelle il allait périr.

M308832

Le bruit courait sur les rives du Jourdain, chez les pêcheurs du lac et les pâtres du haut pays, qu'un envoyé de l'Empereur de Rome était arrivé en maître dans la Ville Sainte. Il avait ordonné le dénombrement des Hébreux; il avait fait compter comme un vil bétail les fils d'Abraham. Ses agents, les *publicains,* avaient installé sur la route et la rivière leurs bureaux de douane; ils exigeaient sur le blé, l'huile et le vin l'impôt « qui n'est dû qu'à Dieu ».

Un frisson de révolte agita les synagogues : un homme de Galilée, Judas le Gaulonite, prêcha le refus du tribut, et le peuple en tumulte chassa les commis du fisc. Une légion romaine descendit de Syrie. Elle écrasa près de Génésareth les preux de Juda. Et Israël, une fois de plus, connut la servitude.

C'est vers cette année-là que naquit Jésus.

Pendant qu'il grandissait, la Judée tout autour de lui se transformait. Sur les bords du lac, au centre même de l'ancienne révolte, s'élevait une ville toute romaine, portant le nom de l'Empereur étranger, Tibériade. Les princes, fils d'Hérode, descendants des héroïques Macchabées, se faisaient les plats courtisans du vainqueur. Les grandes familles sacerdotales, les riches *sadducéens,* gardiens du Temple, heureux d'avoir fait reconnaître leurs privilèges, s'inclinaient devant l'Infidèle. Le grand Prêtre, simple fonctionnaire de Rome, changeait chaque année, au gré de l'Étranger. Les ornements du Pontife étaient aux mains du gouverneur et gardés par des soldats. Les prêtres sans rien dire souffraient ce sacrilège.

Asservi par le Romain, abandonné par ses chefs, le peuple hébreu sentit son existence menacée.

Alors, comme chaque fois qu'une grande idée tradi-

tionnelle va mourir, la classe moyenne de la nation, trop routinière pour s'adapter aux besoins nouveaux, se raccrocha avec désespoir à ce qui allait périr. La Loi de Moïse, symbole national des Juifs, faiblissait sous l'invasion des mœurs et des idées de l'Occident. Les *pharisiens* voulurent la renforcer. Ils la surchargèrent de jeûnes, d'abstinences bizarres, de purifications compliquées ; ils s'ingénièrent à rendre impossible tout contact de l'Hébreu et du Romain hellénisé ; ils prétendirent dresser autour de la nation « une haie » de préceptes que la civilisation grecque ne saurait franchir.

Mais le peuple comprit que ce n'était pas des pratiques dévotes qui le défendraient de l'étranger.

Et alors, dans les synagogues de la montagne où, chaque samedi, les bergers et les gens de la plaine s'assemblaient pour prier, lire la Bible, et causer des affaires publiques, on commença à rêver d'un Sauveur, d'un homme fort, marqué de Dieu, qui sauverait Israël.

Déjà, un siècle et demi auparavant, au temps où les généraux d'Alexandre faisaient peser sur la nation un joug très dur, un pieux faussaire avait écrit, sous le nom du prophète Daniel, un livre étrange, très répandu dans le pays. Il annonçait que Dieu avait permis l'existence de quatre empires (Égyptiens, Mèdes, Perses et Grecs) ; mais qu'ensuite, « quand l'abomination serait à son comble », il enverrait un homme puissant marqué de l'huile sainte, « un Messie ». Ce « Fils de l'Homme » fonderait un cinquième Empire, où tous les hommes seraient appelés, où il n'y aurait plus ni misère, ni larmes, ni mort, ni maladie, et ce serait le « royaume de Dieu » qui durerait éternellement.

Le temps de l' « abomination » semblait venu. Les

pèlerins, qui, chaque année, se pressaient à Jérusalem, avaient pu voir les ex-votos aux idoles dominer le Temple du Dieu vivant. Partout les Grecs envahissaient les villes, qui s'emplissaient de monuments païens, qui changeaient jusqu'à leurs vieux noms bibliques pour ceux des conquérants : elles s'appelaient maintenant Juliade, Césarée, Tibériade. — Du haut de sa montagne, Israël ne reconnaissait plus sa terre.

Enfin l'impôt étranger était lourd, et les princes Hérodiens avaient bâti tant de palais « qu'on se demande, dit Renan, comment ce petit peuple avait pu y suffire ». La misère était grande.

Alors, atteint dans son bien-être, dans sa nationalité, dans sa religion, livré par ses princes, trahi par ses prêtres, voyant la Loi impuissante, et se sentant périr, ce petit peuple se redressa en un suprême effort. Et l'esprit de Daniel souffla sur les synagogues l'attente du Messie et l'espérance du royaume de Dieu.

Vers ce temps-là, dit saint Luc, un homme entra dans la synagogue de Nazareth, le jour du sabbat.

« Il se leva pour faire la lecture, et on lui remit le livre du prophète Ésaïe ; l'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il est écrit : « L'esprit du Seigneur est sur moi « parce qu'il m'a marqué pour annoncer une *bonne nou-* « *velle aux pauvres;* il m'a envoyé pour proclamer aux « captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de « la vue, pour renvoyer libres les opprimés, et publier une « année de grâce au Seigneur. » Ensuite il roula le Livre, le remit au serviteur et s'assit. Tous ceux qui étaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Aujourd'hui, cette parole de l'Écriture « est accomplie ! »

L'homme qui parlait ainsi, était un charpentier du bourg de Nazareth, en Galilée ; il était pauvre, et travaillait de son métier, avec son père Joseph, ses quatre frères Jacques, Joseph, Jude et Simon; et ses sœurs étaient établies dans le pays.

Il avait grandi sur la route de la mer, dans cette « Galilée des Païens » pleine d'étrangers, où la race, disait-on, et la langue n'étaient pas pures, où le nationalisme farouche et la bigoterie des pharisiens avaient peu de prises. Il avait appris à lire l'hébreu dans le Livre Sacré, et c'était là toute sa science. Mais il était poète : la majesté de la Bible, l'élan lyrique des prophètes, la tendresse des Cantiques avaient donné leur forme aux aspirations de son cœur. Il savait la poésie des choses familières au vigneron, au berger, au laboureur ; il excellait à transformer pour les âmes simples de ses auditeurs les idées abstraites en petits contes; il condensait sa pensée en maximes inoubliables ; et sa parole avait la force et la grâce, et parfois cette forme énigmatique qui plaît à l'esprit naïf et subtil du peuple.

Cet homme simple fut pris d'une grande pitié pour les maux qui pesaient sur Israël.

Il apprit qu'un autre prophète avait paru en Judée, dans le désert qui borde la mer Morte ; qu'il annonçait, lui aussi, l'approche du royaume de Dieu. Chassé de Nazareth par l'incrédulité des siens, Jésus partit pour rejoindre Jean le Baptiste.

Jean était un homme farouche. « Il était vêtu de poil de chameau et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. » Il était doux aux petits et dur aux puissants. Il disait aux pharisiens et aux riches sadducéens : « Races de vipères, produisez des fruits dignes du

repentir, car voici que la cognée est mise à la racine des arbres, et tout arbre qui n'aura pas produit de bons fruits sera coupé et jeté au feu ! » Et quand la foule l'interrogeait, disant : « Que devons-nous faire ? » il répondait : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Beaucoup de pauvres se faisaient baptiser par Jean et mettaient leurs biens en commun. Jésus aussi reçut le baptême, et c'est dans le groupe de Jean qu'il recruta ses premiers disciples.

Mais bientôt, Hérode le Tétrarque ayant enlevé et épousé la femme de son frère, Jean osa l'attaquer. Il s'emporta avec tant de violence contre la corruption des grands, que l'on craignit un soulèvement. Hérode le fit arrêter, jeter en prison, et, quelque temps après, décapiter. Ses disciples se dispersèrent.

Jésus revint en Galilée. Alors, dans ce pays, foulé jadis par les armées romaines, écrasé maintenant par l'impôt étranger et les corvées des Hérodes, au bord de ce lac souriant où l'orgueil des palais romains contrastait si durement avec la misère des paysans affamés, retentit tout à coup un sublime appel, qui redressa le misérable courbé sur son sillon :

« Heureux les pauvres, car le royaume de Dieu est à eux !

« Heureux les affligés, car ils seront consolés !

« Heureux ceux qui ont faim et soif, car ils seront rassasiés ! »

Radieuse promesse de bonheur à tous les opprimés, qui résonne encore dans les cœurs après dix-neuf siècles de théologie et fait l'éternelle beauté du Sermon sur la Montagne.

La « bonne nouvelle »

Essayons d'esquisser, d'après les travaux de Renan, du docteur protestant Harnack et de l'abbé Loisy, ce que fut l'Évangile, cette *bonne nouvelle annoncée aux pauvres*.

Le Dieu qui inspire Jésus n'est plus le Jéhovah farouche et sanglant de la Bible, le Dieu exclusivement Juif qui tour à tour châtie son peuple ou le venge dans le sang de ses ennemis. Dieu pour Jésus n'a qu'un seul nom : *le Père*, et tous les habitants de la terre sont ses enfants.

Pour lui, plus d'hommes purs ou impurs : il pardonne à la courtisane « car elle a beaucoup aimé » ; il dit à la femme adultère : « Va et ne pèche plus ». — Plus de castes : le Samaritain schismatique qui adore le Seigneur sur le mont Garizim est fils du Père au même titre que le Juif orthodoxe qui l'honore sur la colline de Sion ; et l'odieux publicain lui-même, qui perçoit pour l'Infidèle l'impôt ruineux et sacrilège, n'est pas exclu du giron du Père. — Plus de classes : Dieu n'a point de préférence pour le riche sadducéen, ni pour le pharisien superstitieux ; mais les pauvres plutôt sont ses enfants de prédilection. — Plus de nations : il guérit la femme cananéenne et le serviteur du centurion aussi bien que Lazare et les Juifs fidèles.

Tous, circoncis ou non, orthodoxes ou schismatiques, riches ou pauvres, purs ou impurs, sont les enfants de ce Père « qui fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants et tomber sa pluie sur les justes et les injustes ».

Un Dieu si accueillant ne saurait demander un culte et des rites particuliers.

Entre le Père tout puissant et les enfants qu'il a créés,

il n'est pas besoin de l'intermédiaire d'un temple ni d'un culte : « Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues pour être vus des hommes. Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père dans le secret, et ton Père qui voit dans le secret te récompensera. »

Jésus ne voulait pas établir une Loi nouvelle : « Je suis venu, disait-il, non pour renverser la Loi de Moïse, mais pour l'accomplir ».

C'était une idée très répandue chez les Anciens, que le bonheur n'est pas affaire individuelle, et que l'homme ne saurait l'atteindre par l'effort isolé. Seule une législation parfaite pourrait prévenir les heurts entre les personnes, harmoniser leur action, et réaliser le bonheur de chacun par le bonheur de tous ; de là la toute-puissance de l'État. La loi juive en particulier, à la fois code de morale, de politique et d'hygiène, se présentait non pas seulement comme un moyen de régler les conflits d'intérêts entre les hommes, mais comme capable de donner le bonheur parfait à quiconque suivrait exactement ses préceptes.

Or, à ce point de vue, elle paraissait à Jésus tout à fait insuffisante.

Elle interdit le meurtre. Mais les hommes, sans se tuer, se haïssent, épandent en insultes leur colère, et en railleries leur mépris ; un mot blessant excite la rancune qui mène aux violences et au sang versé. Il ne suffit pas de dire : Tu ne tueras point ! Il faut défendre jusqu'à la plus inoffensive raillerie : « Quiconque dit « racca » à son frère mérite d'être jeté au feu de la géhenne. » — La Loi punit l'adultère. Mais elle ne dit rien des coquetteries et propos galants. Il faut s'interdire non pas seulement

la réalité de l'adultère, mais même le plus simple regard de convoitise : « Si ton œil droit est pour toi un objet de scandale, arrache-le et jette-le loin de toi. » — Moïse défend encore de manquer aux contrats faits par serment. Mais les hommes chicanent sur la formule du serment : ils disent qu'ils ont juré « par le Temple », ce qui n'oblige pas, et non par l' « or du Temple, » ce qui oblige. Il faut interdire à tous de jurer : « Toute promesse doit être tenue; tout engagement, fût-il pris seulement par oui ou par non, est valable aux yeux de Dieu. » — Et si votre voisin vous fait du mal, il ne faut pas le lui rendre, car la violence, même justifiée, appelle la violence, et la haine et le malheur se perpétueraient à l'infini. Il faut répondre au mal par le bien, à la haine par l'amour : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous haïssent, faites du bien à ceux qui vous persécutent ».

Ce n'est pas assez de se garder du mal, il faut faire le bien : « Vous avez appris qu'il a été dit : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'il vous fasse ; mais moi, je vous dis : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît. » Que tous non seulement ne se nuisent pas, mais qu'ils s'aiment : « Aime ton prochain comme toi-même, voilà la Loi et les prophètes. Aimez-vous les uns les autres ; à cela, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. »

Jésus voit autour de lui combien la cupidité rend insensible et dur aux maux d'autrui; il sent que l'amour des richesses et l'amour des hommes sont incompatibles. Entre les deux, il faut choisir : « Nul ne peut servir deux maîtres à la fois, vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. »

Mais s'il faut choisir, quelle folie d'opter pour l'ar-

gent : « A quoi bon amasser des biens que la rouille et la teigne dévorent ! que les voleurs dérobent ! » « Le laboureur qui a rempli ses greniers est bien avancé : il meurt : à quoi lui a servi son épargne ? » Il faut mépriser ces biens prétendus qui servent si peu au bonheur.

Il n'existe qu'un moyen de concilier la propriété avec la Loi d'amour, c'est de la mettre en commun.

Un jour, rapporte saint Marc, un homme riche dit à Jésus : « Maître que faut-il que je fasse ? — As-tu suivi les commandements de Moïse ? dit Jésus. — Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse. — Eh bien, il te manque encore une chose : va, vends tout ce que tu possèdes et donne tes biens aux pauvres, puis viens et suis-moi. » Le sacrifice était trop dur sans doute, car l'homme hésita, puis « il s'en alla tout triste, dit naïvement l'évangéliste, car il avait de grands biens ».

De telles scènes se renouvelèrent souvent. Les pauvres renonçaient facilement au peu qu'ils possédaient ; mais les riches résistaient. Et Jésus s'emportait contre eux. Bientôt au délicieux hymne en l'honneur des pauvres s'ajouta la malédiction de ceux qui possèdent : « Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez, car vous serez dans le deuil et les larmes ! » Insensiblement le royaume de Dieu apparaissait comme l'humiliation du puissant, et la revanche des petits.

La propriété individuelle supprimée, un dernier ferment de discorde subsiste encore, l'amour des distinctions et des honneurs.

Jésus défend à ses disciples de donner à l'un d'entre eux tout titre qui romprait la sainte égalité qui doit régner entre des frères : « N'appelez personne maître, car vous

n'avez qu'un seul maître qui est Dieu et vous êtes tous frères... Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. »

Et pour leur laisser de cette stricte égalité une frappante image, lui-même, avant de mourir, lave les pieds de ses disciples, comme le plus humble des valets.

Concevez une société où tous les hommes, fils d'un même Père, sont égaux entre eux, mettent en commun tous leurs biens, et s'aiment comme des frères ; où non seulement le meurtre, l'adultère, le parjure sont défendus, mais où le plus léger mensonge, la plus secrète convoitise, la plus insignifiante raillerie sont des crimes passibles du feu éternel ; où l'offense et même le vol et les coups doivent être pardonnés ; où la bienveillance, la bonté, l'amour, sont de rigueur ; où nul ne commande, mais où la simple bonté d'un cœur pur dirige l'effort de chacun vers le bonheur de tous : et dites si une pareille société ne méritait pas le nom de « royaume de Dieu ».

L'homme revenu à sa pureté première trouvera désormais la nature indulgente, comme aux temps bénis du paradis terrestre : sans travail, elle le nourrira comme elle nourrit les « oiseaux qui ne sèment ni ne moissonnent » ; sans travail, elle le vêtira « comme elle vêt les lys des champs qui ne tissent ni ne filent, et sont plus beaux pourtant que Salomon dans toute sa gloire ».

Enfin les maladies et la mort même seront abolies.

C'était une idée profondément enracinée par la Bible dans l'esprit des Hébreux, que la maladie et la mort n'étaient nullement des nécessités physiologiques, mais simplement la punition d'un péché, le châtiment d'une faute

morale. Adam avait été créé pour ne point mourir ; il avait désobéi ; c'est pourquoi il était mort.

Si un homme ne péchait pas, pourquoi donc serait-il malade ? Et s'il se gardait toujours pur, quelle absurdité y aurait-il à dire qu'il ne mourrait point ? On se représentait les grands prophètes Élie, Élisée, Ésaïe, comme « enlevés vivants » près de Dieu. Et, de même, si un homme se maintenait toujours juste, pourquoi devant lui les démons ne s'enfuiraient-ils pas ? Pourquoi, sur son ordre ou au contact de ses mains, les maladies ne disparaîtraient-elles pas ?

Un jour, raconte saint Marc, on amena devant Jésus un paralytique couché sur son lit.

Jésus lui dit : « Tes péchés te sont remis. » Quelques scribes qui étaient présents murmurèrent : « Comment cet homme parle-t-il ainsi ? » — « Est-il plus difficile, répondit le maître, de dire au paralytique : tes péchés te sont remis, ou de lui dire : lève-toi, prends ton lit, et marche ? Or afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a reçu le pouvoir de pardonner les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. » Ainsi les idées de péché et de maladie, de pardon et de guérison se confondent dans l'esprit de Jésus et de ses auditeurs.

Il impose les mains, et un démon sort d'une femme hystérique. A sa voix une légion de diables qui tourmentaient un fou passe dans les corps d'un troupeau de cochons.

Sans doute, il échoue quelquefois, et il s'en excuse. Mais, dit-il, les prophètes non plus ne réussissaient pas toujours : « Il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Élie, et cependant Élie n'en a guéri qu'une à Sarepta

dans le pays de Saron ; il y avait plus d'un lépreux en Israël au temps d'Élisée le prophète, et cependant aucun ne fut purifié, si ce n'est Naaman le Syrien. »

Jésus lui-même n'attache pas une grande importance à ces miracles. Il refuse d'en faire devant les pharisiens, devant le roi Hérode Antipas ; il s'impatiente contre les impotents qui le harcèlent, il leur dit : « Races d'incrédules, qui ne croyez point, si vous ne voyez. »

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il se figure, avec tous ses disciples, que ceux qui suivront sa loi, restant toujours purs, ne mourront point, et à tous ceux qui garderont sa parole, il promet « la vie éternelle ».

Ce royaume de Dieu, qu'il avait conçu, Jésus entendit le réaliser.

Mais il ne fit pas appel à la force. Le premier peut-être, il comprit la puissance de la force d'inertie et de la bonté. Il posa le principe de la non-résistance au mal ; il dit à ses disciples : « N'opposez pas la violence à la violence, ni la révolte à l'oppression. Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée. »

Que chacun abolisse en soi-même les instincts égoïstes, qu'il s'efforce d'observer la Loi d'amour, et les vieilles puissances de violence et de haine tomberont d'elles-mêmes : « Ne dites point : le royaume de Dieu est ici ; ou il est là ; mais, je vous le dis : le royaume de Dieu est en vous. »

Jésus se mit à l'œuvre. Avec Simon-Pierre, ses frères, un publicain et quelques femmes, il fonda une petite société où tous les biens étaient communs. Des fidèles accoururent ; ils vendaient leur champ, leur vigne ou leur maison ; ils en remettaient le prix à Simon-Pierre, et

plus tard à Judas qui fut le caissier de la communauté. Une espérance telle que le monde n'en connut jamais, soulevait ces êtres simples vers l'abolition de toute misère physique ou morale. Une grande paix s'emparait d'eux. Dégagés de tout souci égoïste, ils erraient sous les oliviers et par les champs fleuris de Génésareth en écoutant la parole du Doux Maître. Et la vue de leur bonheur faisait de nouveaux fidèles.

Parfois, quand ils considéraient la petitesse de leur groupe et la foule innombrable des hommes à convertir, ils craignaient de ne point voir se réaliser la promesse. Mais Jésus leur disait : « Le royaume du ciel est pareil à un grain de moutarde; c'est la plus petite de toutes les graines ; et cependant elle devient une plante plus grande que toutes les plantes du jardin, et les oiseaux du ciel font leur nid dans ses branches. »

Ils n'attendaient pas un cataclysme qui, bouleversant l'univers, détruirait toutes les puissances de la terre et supprimerait les résistances. Ils comptaient uniquement, pour fonder le royaume, sur la force de leur propagande, sur l'attrait de la Loi d'amour et la contagion du bonheur.

D'ailleurs, tous s'imaginaient voir leur rêve se réaliser sur cette terre, et de leur vivant : « Allez, disait Jésus, et dites : Le royaume de Dieu s'est approché... En vérité, cette génération ne passera point avant que ces choses ne soient arrivées... »

Les marchands du Temple

Ce beau rêve allait être cruellement déçu. Tant que Jésus prêcha dans les campagnes, sa parole fut bien accueillie. Mais les riches habitants des villes restaient

insensibles aux malédictions. C'est le cœur plein de pressentiments que Jésus monta vers Jérusalem.

Jérusalem était une ville de pèlerinage; tout Hébreu devait y venir sacrifier une fois par an. C'était aussi une ville de commerce, et une capitale administrative.

Jésus y trouva, au moment de la Pâque, une foule bigarrée de Juifs venus de tous les coins du monde et enclins aux nouveautés, mais aussi des pèlerins scrupuleux, des pharisiens pointilleux, des prêtres hostiles, une masse compacte de gens d'affaires avides de gain, des scribes chicaneurs et subtils, une aristocratie soupçonneuse, enfin un gouverneur étranger, connaissant mal ce peuple et défiant.

Quand il entra dans la Ville Sainte, de petites gens s'avancèrent au-devant de lui avec des palmes et des branches d'arbres, en criant : « Hosannah ! » Mais à peine était-il assis dans la cour du Temple, sous le portique de Salomon, qu'il était en butte à mille objections et à mille dangers.

Les uns lui demandaient au nom de qui il prêchait des nouveautés ; comme novateur religieux il pouvait être lapidé. D'autres lui démontraient, l'Écriture en mains, qu'aucun prophète ne pouvait venir de Galilée. Les sadducéens, pour se moquer, lui proposaient l'énigme de la femme qui a épousé successivement les sept frères ; et les pharisiens, pour le convaincre d'immoralité, l'obligeaient à pardonner publiquement à une femme adultère. Surtout on cherchait à le perdre en lui faisant refuser le tribut à César.

Jésus était pris sans cesse entre le droit établi, la morale courante, la religion reçue, l'autorité des Écritures d'une part, et son communisme égalitaire, sa morale du pardon,

sa religion de cœur, et sa foi dans le Père. Il répondait sans rien préciser : « Que celui d'entre vous qui est sa ppéché jette à la femme coupable la première pierre ! » bien : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce q est à Dieu. » Mais ces spirituelles défaites le diminuaient

Las de se défendre, bientôt il attaqua.

Avec une verve cinglante, il railla l'hypocrisie des pharisiens, leurs vêtements à longues franges, leurs aumônes faites à son de trompe, leurs ablutions ridicules. Il démasqua leur avidité, leur corruption : « Serpents, race de vipères ! Aveugles qui conduisent d'autres aveugles ! Sépulcres blanchis à la chaux, dont le dehors est d'une éclatante pureté, et l'intérieur plein de charogne et de pourriture ! Malheur à vous, sadducéens, qui mangez le bien de la veuve et de l'orphelin ! Malheur à vous, scribes et docteurs, qui posez sur l'épaule des hommes le lourd fardeau de préceptes que vous n'accomplissez pas vous-mêmes ! » Ce n'était plus le doux prophète de Galilée. Jésus revenait à la prédication violente de Jean le Baptiste. Il ne renonçait pas à l'espoir du royaume de Dieu ; mais il ne l'attendait plus maintenant que d'un cataclysme. Il annonçait la destruction du Temple et de Jérusalem, le bouleversement de la terre et du ciel. Il montrait le Père apparaissant sur les nuées, séparant le bon grain de l'ivraie, et jetant au feu le figuier séché qui ne porte plus de bons fruits.

Les haines croissaient contre lui.

Une dernière imprudence le perdit. C'était le temps de la Pâque. La foule des pèlerins se pressait dans le Temple pour les sacrifices. Et la grande cour était pleine de marchands de génisses, d'agneaux et de pigeons ; elle était encombrée des tables des changeurs.

Les bruits de monnaie sonnaient mal aux oreilles du communiste Jésus; les bêlements du bétail irritaient ses oreilles. Une colère le prit. Il saisit un fouet, criant : « Le Seigneur a dit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs ! » Il renversa les tables des changeurs et chassa les marchands du Temple.

Toute la ville de Jérusalem vivait du Temple.

Les boutiquiers s'irritèrent contre cet homme qui « arrêtait le commerce », les pélerins virent dans cet acte une insulte à leur piété, les pharisiens, le mépris des rites sacrés, et les sadducéens, une atteinte à leurs prérogatives. Alors, dit Marc, les chefs des prêtres et les pharisiens cherchèrent à le faire périr.

On l'arrêta, par une nuit sombre, au jardin des Oliviers. On le mena d'abord chez le grand Pontife, mais le crime d'innovation religieuse ne put être établi. On le traduisit alors comme perturbateur devant le gouverneur romain Ponce Pilate. Celui-ci ne connaissait que des fautes politiques. C'était l'habitude des Romains de ne jamais intervenir dans les querelles religieuses des peuples vaincus. Ils se contentaient d'assurer la paix, et le paiement régulier du tribut. Pilate ne put croire que ce pauvre Galiléen fût un danger pour la puissance romaine. Il devina une haine de secte, et, dans son dédain d'administrateur pour les disputes théologiques, il renvoya Jésus au grand Pontife. Mais on insista ; on représenta l'accusé comme un ennemi de César, comme un disciple de ce Judas le Gaulonite qui avait refusé le tribut, comme un imposteur même qui se prétendait le fils de David et cherchait à rétablir contre Rome l'indépendance de la Judée.

Pilate, surpris, demanda au charpentier : « Es-tu le roi

des Juifs ? » Dans cet instant suprême, au péril de sa vie, Jésus ne faillit pas à son rêve. Devant ce représentant de toutes les violences, de toutes les richesses, de tous les égoïsmes accumulés, il ne renia pas le royaume de Dieu. Il répondit : « Tu l'as dit. »

Alors Pilate fit saisir ce pauvre monarque sans soldats, que ses timides disciples reniaient à ce moment même ; il le fit couvrir par dérision d'un manteau de pourpre ; il lui mit sur la tête une couronne d'épines et dans les mains un sceptre de roseau. Puis on cloua ce roi de rêve sur un gibet d'esclave. Et par une raillerie aussi insultante pour les Juifs que pour Jésus, l'orgueilleux Romain fit mettre sur la croix cette inscription : « Voici Jésus de Nazareth, le roi des Juifs ! »

Trois siècles plus tard, quand l'Église, devenue un puissant parti, commençait à absorber la société romaine, on découvrit, dans un coin perdu de la Syrie, une secte obscure de gens qui mettaient tout en commun. Ils se réclamaient de Jésus et portaient fièrement le nom d' « Ébionites », c'est-à-dire les Pauvres. Les évêques grecs, devenus de puissants personnages, trouvèrent peu orthodoxe ce renoncement aux richesses. Ils prirent ces humbles pour les sectateurs d'un hérétique imaginaire nommé Ébion, et ainsi disparurent, officiellement chassés de l'Église du Christ, ces seuls disciples vraiment fidèles du charpentier galiléen.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME DÉMOCRATIQUE

I. — Saint Paul et les Gentils

Quand Jésus, du haut de sa croix, vit ses disciples dispersés, son meilleur ami, Simon-Pierre, parti en le reniant, ses ennemis tout autour de lui l'insultant et le raillant, il crut que sa mission avait échoué, et, dans un accès de découragement, il s'écria : « Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Pourtant sa pensée n'était pas morte. Après le premier moment de stupeur, ses fidèles se ressaisirent. Ils apprirent que le cadavre du maître, placé dans un sépulcre provisoire, n'avait pas été retrouvé. Une des femmes qui l'avaient aimé, Marie de Magdala, prétendit l'avoir revu. Bientôt d'autres disciples crurent le voir ; et cette opinion se fortifia, que celui qui devait vaincre la mort n'avait pas pu mourir. Il était allé, avec les Justes d'Israël, attendre, à la droite du Père, l'heure marquée pour le royaume de Dieu.

La petite communauté se réunit à Jérusalem, autour de Simon-Pierre et de Jacques, « frère du Seigneur ». La mère de Jésus, dont les Évangiles disent seulement

qu'elle ne croyait pas à la mission de son fils, s'y trouva aussi.

« Tous, disent les Actes, vivaient ensemble dans le même lieu ; et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient les produits entre tous selon les besoin de chacun. » Et ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Cependant ils vivaient comme les autres Juifs. Jamais ces premiers disciples de Jésus n'eurent l'idée qu'il avait fondé une religion nouvelle. Ils demeurèrent des Hébreux très scrupuleux.

Sans doute, le petit groupe palestinien n'aurait laissé d'autre trace dans l'histoire que les quatre lignes que lui consacre l'historien hébreu Flavius Josèphe, et l'humanité eût ignoré le nom de Jésus. Mais un homme parut, nommé Saül ou Paul.

C'était un Juif, comme les Apôtres, mais il était né hors de la Judée, à Tarse en Cilicie, dans une de ces colonies que les Hébreux, profitant de la « paix romaine », commençaient déjà à installer dans toutes les grandes places de commerce de la Méditerranée. Il avait grandi au milieu des païens ; il parlait et écrivait le grec.

D'abord ardent persécuteur des chrétiens, à peine fut-il converti à la nouvelle secte, qu'il entreprit de lui donner le monde.

L'empire et la synagogue

Jusqu'aux temps de la conquête romaine, les peuples qui bordaient la Méditerranée avaient vécu de la vie de cité.

Dans le cadre étroit que formaient une ville et sa banlieue, tout homme, si humble que fût sa condition, avait

une importance. Le pauvre participait au culte des dieux protecteurs de la patrie; il avait son rang et son rôle dans les processions solennelles. Tout citoyen discutait sur la place du marché les affaires publiques; et, quand les riches prenaient le pouvoir, les pauvres complotaient pour le leur arracher. Lorsque la cité était en guerre avec sa voisine (et elle l'était souvent), c'était les biens et la vie de tous qui étaient en jeu.

Or, précisément au moment où saint Paul s'acheminait sur les routes de l'Empire, une cité était en train d'absorber toutes les autres.

Maîtresse par la force de tous les peuples de la Méditerranée, Rome leur avait prudemment laissé leurs vieilles institutions; mais elle les habituait à obéir tous à une puissance supérieure : la force romaine. Pour régler les conflits entre eux, elle créait insensiblement un droit nouveau, international, laïque, universel.

Et une paix que le monde n'avait jamais connue s'étendait de la mer Noire au détroit de Gibraltar, de la Grande-Bretagne au Sahara.

Dans ce monde unifié, l'homme se sentait de moins en moins attaché à sa ville natale; il aspirait de plus en plus à quitter sa petite patrie, étroite et faible, pour cette grande cité-reine, dont la force, le droit et le nom seul le protégeraient, en quelque point du monde que le portât le hasard. Tout homme libre rêvait de devenir citoyen de Rome.

Saint Paul lui-même était citoyen romain.

Mais cette unité politique se faisait au profit d'une classe. La domination romaine fut exclusivement aristocratique.

Dans chaque cité, elle donna le pouvoir au parti des

riches. Seuls les propriétaires fonciers firent partie de la *Curie,* et les *curiales,* ou sénateurs, tenaient tout le gouvernement. Bientôt il ne se réunit plus dans l'Empire d'assemblées populaires où le pauvre pût donner son avis. Il n'eut plus droit aux magistratures. La religion même lui devint indifférente : depuis que Rome avait vaincu, les dieux de la patrie avaient perdu de leur prestige ; puis, dans l'antiquité, tout magistrat était prêtre : et les propriétaires seuls, désormais, étaient magistrats. Ainsi les cultes locaux devinrent la chose des riches ; eux seuls faisaient les sacrifices ; eux seuls donnaient les jeux en l'honneur des Dieux : le peuple assistait en spectateur aux cérémonies officielles, auxquelles les curiales — qui seules en faisaient les frais — daignaient l'inviter.

Et ce fut dans les derniers rangs de la société une masse énorme d'esclaves, d'affranchis, de petites gens, exclus tout à fait de la vie sociale : misérable troupeau, livré sans règle à toutes les superstitions, abandonné sans guide moral aux vices et à la corruption des hautes classes, sans droit politique qui fît d'eux des citoyens, sans droit civil qui fît d'eux des personnes, sans culte religieux qui fît d'eux même un être humain.

Riche matière, toute préparée à recevoir une religion démocratique ! Et dans ce vaste empire romain, un seul peuple en possédait une : le peuple hébreu.

Tant de fois asservis en masse par l'étranger, les Juifs n'avaient pas laissé s'établir chez eux l'esclavage. Les dettes mêmes, qui dans le monde antique réduisaient tant d'hommes libres à la servitude, ne soumettaient l'Hébreu qu'à une domesticité temporaire. Quel que fût le montant de son emprunt, l'insolvable était quitte au

bout de sept ans et reprenait sa liberté. On conçoit alors avec quelle indomptable énergie ce petit peuple, entouré de nations à esclaves, se cramponnait à sa Loi.

Le monde occidental doit au peuple hébreu cette idée inconnue des Grecs et des Romains : que la personne du pauvre est inaliénable.

Une institution démocratique maintenait cet antique esprit : c'était la synagogue. Elle n'avait rien de ces temples modernes, où des fidèles se réunissent pour entendre des chants, en une langue qu'ils ne comprennent pas, et assister, en spectateurs, à des rites où ils n'ont point de part. On n'y célébrait aucun sacrifice, car le seul lieu de sacrifice était le temple de Jérusalem. On y disait la prière; puis un seul homme se levait, celui qui voulait; il lisait un passage dans la Bible, à son choix, le commentait à sa manière; et tous prenaient part à la discussion; il n'y avait point de prêtres, mais seulement des *Anciens*, choisis par l'assemblée. On s'y occupait des affaires politiques, on prenait des résolutions, on infligeait des amendes et même des châtiments corporels. C'était à la fois un lieu de prière, un conseil municipal et un tribunal.

L'Empire avait supprimé toutes les assemblées populaires. Seule désormais la synagogue pouvait fournir un cadre au prolétariat antique.

Sans doute, la religion juive était, comme les autres, une religion nationale. Mais Jésus était venu : il avait appelé toute l'humanité, et non les seuls circoncis, à la joie du royaume de Dieu.

De la petite secte qui s'étiolait à Jérusalem par l'esprit étroit des premiers disciples, Paul voulut faire sortir la religion de l'Univers.

Heure solennelle, où l'Empereur, à coups de décrets installait l'universelle domination des riches; et où un peti Juif s'avançait à pied sur les routes de l'Orient, apportan au monde romain le germe de la démocratie univer selle.

La propagande de Paul

Paul ne confia point ce grand dessein aux Ancien de Jérusalem. Il leur proposa seulement d'aller annonce l'Évangile, la « bonne nouvelle », aux juiveries éparse dans tout l'Empire. Cet homme instruit, parlant le grec habitué aux longs voyages, était un auxiliaire précieu pour les pêcheurs galiléens. On lui adjoignit deux fidèles Barnabé et Jean-Marc, qui se portèrent garants de sa doc trine. Et il partit.

Paul était ouvrier tapissier; il tissait de la toile d tentes. Il vivait de son travail et il en était fier. Comm tout ouvrier, il connut le chômage et la misère; parfo la faim. Jamais il ne voulut rien recevoir des petits group chrétiens qu'il avait fondés : « Qui ne travaille pas, n mange pas. »

Il allait de ville en ville selon les hasards de la prop gande et de l'ouvrage. Il se rendait tout de suite au quarti juif, s'embauchait chez quelque tisserand de l'endroi parfois même s'associait avec lui pour quelque temps.

Puis le samedi venu, il se rendait avec les autres à synagogue.

C'était l'usage, quand un nouveau venu paraissait in truit et pieux, de lui tendre le Livre, en lui demanda de prendre la parole. On faisait souvent cet honneur Paul le tapissier.

Il choisissait alors, de préférence, quelque passage des prophètes ayant trait au Messie; puis il expliquait que ce Messie avait paru en Galilée, qu'il s'appelait Jésus de Nazareth, et qu'il l'avait envoyé, lui, Paul, pour annoncer la venue prochaine du royaume de Dieu.

Cette prédication excitait d'ordinaire des sentiments très opposés. Les pauvres, qui veulent toujours croire à la fin de leurs misères, les pauvres, humbles et doux, se laissaient attendrir par la douceur de la Loi d'amour; il leur semblait tout naturel que les hommes fussent frères, et partageassent leurs biens. Mais les riches consultaient avec prudence le texte sacré. Ils y voyaient que le Messie devait être puissant et respecté, qu'il devait vaincre les nations, et non mourir sur la croix comme un esclave fugitif. Quelquefois ils l'emportaient : Paul alors était saisi, dépouillé de ses vêtements, et frappé devant tous de trente-neuf coups de bâton, ainsi que l'exige la loi contre les hérétiques.

Le plus souvent, sa parole ardente lui créait des partisans. Fidèles du Messie glorieux, et croyants du Messie crucifié, se disputaient et même se battaient. Une scission se produisait; et Paul et ses nouveaux adeptes formaient, à côté de la synagogue, un petit groupe dissident. On y appelait des païens, des « Gentils ». Une église était fondée. Cependant les Juifs orthodoxes s'irritaient, l'appel aux non-circoncis surtout les mettait hors d'eux. Ces deux communautés se faisaient la guerre; des bagarres s'engageaient dans la rue; et les autorités locales, inquiètes du bruit que causait ce tapissier, le faisaient saisir et l'expulsaient de la ville.

Ainsi, bien vu à Chypre, où l'on le prit pour un sorcier puissant, accueilli d'abord favorablement à Antioche de

Pisidie, puis chassé de la synagogue et expulsé de la ville par arrêté municipal, il occasionne une émeute à Iconium; on essaie de le tuer à coups de pierres, et il s'enfuit. A Lystres, il est pris pour un dieu, on écoute sa parole et il y fonde une église; mais des émissaires juifs arrivent d'Antioche, le lapident, et le laissent pour mort. A Philippes, il est mis aux fers, et jeté en prison; il se déclare citoyen romain, on le fait partir de nuit. Arrivé à Thessalonique, il passe pour révolutionnaire, insurgé contre les édits de César; la populace assiège la maison de son hôte, il n'a que le temps de se réfugier à Berée. Il prêche à Athènes, sans succès, mais à Corinthe, dans la ville la plus riche et la plus dissolue de la Grèce, il fonde le plus important des groupes chrétiens.

Paul laissait partout des groupes de fidèles. Sans cesse il leur écrivait, les fortifiait dans leur foi, apaisait leurs querelles, répondait à leurs objections, leur fournissait des arguments contre leurs adversaires, réglait de loin leurs assemblées et leurs mœurs.

Nous avons quelques-unes de ses Épîtres aux Corinthiens, aux Romains, aux gens de Thessalonique. Elles nous donnent un tableau exact et vivant de ce que furent ces premières églises chrétiennes fondées par Paul parmi les Gentils.

Chaque soir, la petite communauté se réunissait chez un frère qui possédait une grande salle. Le repas en commun était de rigueur. Chacun apportait son dîner, l'église fournissait seulement le pain, l'eau chaude et les sardines; celui qui avait plus devait partager avec celui qui avait moins. C'était un poste d'honneur, pour les hommes et les femmes, que de servir à table leurs frères. Jésus n'avait-

il pas dit : « Que celui qui veut s'élever parmi vous se fasse votre serviteur. » On appelait ces domestiques volontaires *diacres* et *diaconesses*. Ils portaient aux absents leur part du repas, et aux malades et aux infirmes les secours que le groupe pouvait fournir.

Car il y avait une caisse commune : le repas terminé, chacun déposait entre les mains des Anciens une cotisation; nul n'était tenu de donner; mais chacun devait offrir à la communauté son superflu de chaque jour. Puis un rôle était établi, où les veuves, les orphelins, les infirmes, les malades, étaient inscrits; et le groupe subvenait à leur entretien. Tous étaient pauvres dans ces petites églises, mais on n'y connaissait point la misère. Les femmes âgées, surtout, et les veuves, dont la situation était si précaire dans l'antiquité, étaient reconnaissantes au groupe de l'appui qu'il leur donnait. Elles allaient de maison en maison, prêchant l'Évangile, suscitant des adhésions nouvelles. Leur bien-être relatif faisait d'elles un vivant exemple de la fraternité des chrétiens.

Paul ne tolérait entre les membres de ces petites sociétés aucune contestation d'intérêts : « Est-il vrai, écrit-il à ceux de Corinthe, qu'il y en a parmi vous qui, ayant une affaire avec leur frère, s'adressent pour la faire juger aux infidèles et non aux Saints ?... Si vous avez entre vous des affaires d'argent, cherchez dans l'Église ceux qui sont le moins considérés et prenez-les pour juges. »

Toutes les églises étaient solidaires.

Si une famine, un tremblement de terre ou quelque autre accident ruinait une ville, Paul exhortait toutes les autres communautés à secourir leurs frères lointains.

Les chrétiens étaient chastes, et, pour qui sait l'impudicité où étaient tombées les mœurs antiques, ce n'était

pas un faible mérite. Les femmes, très nombreuses dans les assemblées, y étaient soigneusement voilées, sans parures ; elles ne devaient même pas laisser voir leurs cheveux, « par peur de tenter les anges », dit l'apôtre.

Le divorce, très facile chez les Juifs, était défendu aux chrétiens ; défendues les secondes noces. Le mariage lui-même n'est toléré que « pour éviter des maux plus grands ». A quoi bon continuer la race, puisque les justes ne mourront plus.

Un ardent mysticisme échauffait les cœurs et rendait plus facile l'accomplissement de la Loi d'amour.

Il ne faudrait pas se représenter ces repas du soir comme des réunions de révolutionnaires. Sans doute, ils n'avaient rien d'analogue à une messe et à un culte. Seulement, à la fin du dîner, quand tous, en signe de fraternité, avaient mangé le même pain et bu à la même coupe, un ancien s'écriait *Oremus* « Prions ! » Chacun replié sur lui-même s'entretenait, suivant le vœu de Jésus, avec « le Père qui voit dans le secret ». L'esprit de Dieu était comme présent dans l'assemblée. Tout à coup, un homme, une femme, se levait ; un cantique jaillissait de ses lèvres, sous la poussée d'un enthousiasme qui ne pouvait plus se contenir ; souvent même sortaient des mots sans suite, des sons inarticulés ; une sorte d'effroi prenait l'assistance. C'était Dieu lui-même qui parlait par la bouche de son fidèle. Certaines personnes nerveuses avaient ainsi le « don des langues ». D'autres se chargeaient de trouver un sens à ces pieux bafouillages : elles avaient le « don d'interprétation ». Certains avaient le « don de prophétie » et révélaient aux personnes présentes des secrets qu'elles croyaient inconnus de tous.

Chaque fidèle, en ces âges heureux, communiquait du

rectement avec le Père. Le clergé n'avait pas encore monopolisé l'Esprit Saint.

Qu'on s'imagine le pauvre de la société romaine, isolé dans ce vaste monde où toute association de petites gens est interdite, sans garanties personnelles, sous un régime juridique qui n'est pas le même pour le pauvre et le riche, écarté même de la religion qui n'est qu'un spectacle pompeux et officiel, méprisé et maltraité par tous, traité comme un bétail qui ne doit qu'obéir. Il entre dans une communauté de chrétiens : il y trouve une atmosphère de bienveillance où son cœur se sent à l'aise, il y est avec des frères. S'il est malade, vieux, sans travail, il est secouru par la caisse commune. Il aura toujours son repas à la table du soir, et ce ne sera point une aumône humiliante, mais une communion de fraternité.

Puis un foyer d'ardent mysticisme échauffe son âme. Il se sent en contact avec le Père puissant et bon qui l'appelle à son royaume. Une immense espérance de bonheur prochain le soulève et lui fait paraître plus légère sa dure tâche de pauvre. Son imagination, son cœur, ses intérêts, tout en lui trouve satisfaction dans ces petits groupes secrets, où semble s'élaborer le bonheur du monde.

La circoncision

Cependant, un obstacle, bien minime en apparence, faillit arrêter l'entrée des Gentils dans les églises de Paul.

La Loi de Moïse permettait la conversion des païens, mais il fallait les circoncire. Or cette opération, désagréable, et parfois même dangereuse pour un adulte, était pour un Grec l'occasion de mille embarras sociaux, devant lesquels il reculait. Changer de religion,

c'était pour les anciens renoncer aux dieux de la patrie, et par suite à la patrie elle-même. Un Grec qui se faisait juif ou chrétien, était un objet de mépris. Qu'on songe à la situation d'un Français qui se ferait naturaliser Allemand tout en demeurant en France. Tant que cette conversion se faisait dans le huis clos de quelque réunion secrète, cela n'avait guère d'inconvénients. Mais la circoncision était comme un brevet de naturalisation visible pour tous ; car l'homme de ce temps, même le plus pauvre, fréquentait journellement les bains où tout le monde paraissait nu.

Si donc le Christianisme exigeait de ses adeptes la circoncision, il écarterait de lui la masse des païens, et comme l'immense majorité des Juifs le repoussait, rebutée par la « folie » d'un messie crucifié, il demeurerait une secte obscure et sans avenir. Si, au contraire, il rejetait la circoncision, tous les païens pauvres accourraient en foule, attirés par la douceur chrétienne, l'espérance du « royaume », l'appui moral et matériel des églises.

Le Christianisme serait-il une simple branche du Judaïsme, destinée à une mort fatale ? ou serait-il au contraire un arbre indépendant, appelé à couvrir le monde de ses rameaux ? Telle était l'importance de la question.

Paul le comprit, et ses églises se remplirent de non-circoncis.

Mais les fidèles de Jérusalem n'acceptèrent pas cette tolérance.

Ces pêcheurs galiléens, compagnons de Jésus, ne s'étaient jamais douté que leur maître eût prêché une religion nouvelle. Ils étaient restés des Israélites très orthodoxes, priant tout le jour dans le Temple, et l'un

d'eux même, Jacques, frère du Seigneur, passait pour un saint aux yeux des pharisiens.

Placés dans la capitale du judaïsme, ils n'étaient, pour la plupart, jamais sortis de leur pays, et ne comprenaient pas les nécessités de la propagande parmi les païens. Ils prétendaient s'en tenir à l'enseignement seul du Maître : Jésus avait été circoncis, il avait vécu en Juif, il avait nié formellement que la Loi de Moïse fût abolie. Paul n'avait jamais vu le Christ, il prêchait sous son nom une doctrine nouvelle, il était un imposteur et un intrus. Et ils envoyèrent des agents dans les diverses églises fondées par Paul, pour détruire son œuvre et combattre son esprit.

La situation était grave.

Paul n'avait point vu le Christ vivant. Il ne pouvait substituer son autorité à celle des douze apôtres, et à l'enseignement public de Jésus en Galilée.

Il comprit que s'il rompait avec Jérusalem, il se perdait. Il voyait aussi que s'il cédait sur la circoncision, il perdait le christianisme tout entier.

Avec un merveilleux sens politique, au moment même où les vieux galiléens envoyaient des émissaires contre lui, il se mit à prêcher pour eux. La crise sociale s'accentuait en Judée. Le gouverneur romain était réduit à faire des démolitions pour occuper les sans-travail, et l'église de Jérusalem n'arrivait pas à nourrir ses pauvres. Paul organisa une collecte dans toutes les églises qu'il avait fondées. C'était pour elles un moyen de montrer leurs sentiments chrétiens, et leur communion avec l'église-mère.

Il arriva à Jérusalem, en l'an 58, accompagné par les délégués des églises d'Asie Mineure et de Grèce. Il

apportait un fort secours. Il se présenta chez les rigides judaïsants, et la question d'argent fit passer dessus la question de principe. Comment repousse frères inconnus qui se dépouillaient pour vêtir les S

On voulut seulement sauver les apparences. demanda à Paul de se montrer au Temple, faisa sacrifice, et accompagné de quatre mendiants qu'il fait tondre. C'était une coutume purement juive, orthodoxes, en voyant que Paul n'avait pas cessé juif, penseraient sans doute que ses disciples l'é aussi. Mais cette manœuvre ne réussit pas. Depuis temps, des Juifs d'Asie et de Grèce se plaignaient à salem qu'un Hébreu, prêchant Jésus-Messie, jet division dans les synagogues, appelait les Genti mêlait aux circoncis des non-circoncis. Quand on que le traître était dans le Temple, un mouveme colère agita la Ville. On cria que Paul avait int dans l'enceinte sacrée un infidèle; une foule en tu se rua sur lui; et on allait l'assommer, lorsque des s romains survinrent et le mirent en prison.

Poursuivi par la haine des Juifs, abandonné p chrétiens de Jérusalem, il aurait sans doute été damné.

Son titre de citoyen romain le sauva. Il en app l'Empereur et partit sous escorte pour Rome.

Il devait y trouver la fin de son aventureuse exis

Elle avait du moins été féconde.

Avec Paul, le christianisme avait traversé sa pre crise de croissance. Il était sorti du cercle étroit Syrie, et s'était répandu sur le monde gréco-ro Mais, surtout, il était sorti du cercle, plus étroit e des idées juives. Par l'admission des non-circon

était désormais détaché complètement du vieux tronc mosaïque.

Quelques années après la mort de Paul, la démocratie juive chassait les Romains, s'enfermait dans la Ville Sainte, et après une lutte héroïque, succombait dans la guerre la plus sanglante qui fût jamais. Jérusalem fut détruite, un tiers de la nation périt, le reste se dispersa aux quatre coins du monde, de la Crimée à l'Abyssinie.

A cette ruine le christianisme assista indifférent.

Saint Paul avait dénationalisé le christianisme.

II. — La démocratie occulte

Les sociétés secrètes

Rome professait pour toutes les religions la plus large tolérance. Elle s'était annexé, non seulement des milliers de cités, mais encore l'innombrable multitude de leurs dieux. Auguste avait élevé, à Rome même, le Panthéon, c'est-à-dire le temple de tous les dieux. Chaque fois qu'une divinité nouvelle apparaissait au ciel fécond de l'Orient, elle trouvait près des autres un accueil fraternel. On avait vu le Sénat aller en corps au-devant d'une pierre tombée du ciel en Asie et qui figurait la déesse Cybèle. Le culte égyptien d'Isis faisait de nombreux adeptes. Les chrétiens eux-mêmes racontèrent plus tard que l'empereur Tibère, ayant appris qu'un nouveau dieu, nommé Jésus, était apparu en Galilée, fit faire sa statue et la mit dans le Panthéon avec les autres dieux.

En revanche, les associations laïques de petites gens étaient rigoureusement interdites. Tout groupe de pau-

vres, pourvu qu'il eût une caisse et qu'il s'assem
régulièrement, paraissait à l'Empire aristocratique
danger social.

Les chrétiens des deux premiers siècles avaient d
tout intérêt à se présenter comme les adeptes d'une
gion nouvelle. Cependant ils ne le firent pas.

C'est qu'ils n'avaient point encore de culte.

Les termes mêmes par lesquels les chrétiens se d
gnaient étaient tout laïques. Ils nommaient leurs grou
ments « églises », ce qui désigne, en grec, non
assemblée de fidèles, mais une réunion de citoyens. L
chefs s'appelaient « presbyteri », ce qui veut dire « do
d'âge ». Le mot « episcopos », dont on a fait évê
répondait au sens tout laïque de « surveillant ».
« diacre », une « diaconesse », étaient, comme
l'avons dit, un serviteur, une servante. Et tous ces
sonnages étaient « clercs », ce qui marque uniquen
qu'ils étaient élus ou tirés au sort. Fait significatif
apologistes des deux premiers siècles, qui présenté
aux Empereurs la défense du christianisme, ne songè
jamais à le montrer comme une religion, ce qui leur
valu immédiatement gain de cause. Ils le représenté
simplement comme une philosophie.

La foule des païens rangeait les disciples de Jés
côté des disciples d'Épicure, qui niaient l'existence
dieux ; et saint Polycarpe fut brûlé vif aux cris de « M
aux athées ! »

Les chrétiens, de leur propre aveu, formaient donc
associations laïques, partant illicites. C'est pour ce
fait qu'ils étaient passibles de la peine de mort.

Aussi se constituèrent-ils, dès l'origine, en soc
secrètes.

Il y eut de bonne heure des signes de reconnaissance, et des mots de passe. Quand un chrétien, fraîchement arrivé dans une ville étrangère, voulait entrer en relations avec des « frères », il traçait sur le sol, du bout de son bâton, un *poisson*, car, en grec, les initiales des cinq mots : Jésus, Christ, fils, de Dieu, Sauveur, forment un mot qui veut dire poisson. Alors, quelque initié venant à passer, portait discrètement la main à son front, à sa poitrine, puis à chaque épaule, traçant ainsi sur lui-même l'image de la croix. L'autre répétait le signe et la reconnaissance était faite. Le soir, on amenait le nouveau venu au repas commun. Il portait généralement avec lui des lettres des Anciens de son église. On les lisait dans l'assemblée ; et ces lectures formaient la partie la plus intéressante des réunions ; elles étaient comme la chronique du mouvement chrétien à travers le monde.

Les besoins du commerce, qui poussaient sans cesse les hommes d'un port à l'autre de la Méditerranée, multipliaient les relations entre les églises. Et le commerce, à son tour, y trouvait son compte : car chaque membre du groupe devenait un client pour le petit marchand affilié, venu de Syrie ou de Grèce.

Malheureusement, ces petites assemblées ne purent rester longtemps ignorées. Les besoins de la propagande obligeaient les chrétiens eux-mêmes à en révéler l'existence.

Tout de suite et partout elles excitèrent la haine.

D'instinct, le peuple déteste les sociétés secrètes : si l'on s'y cache, pense-t-il, c'est qu'on y fait du mal. Les chrétiens passèrent pour avoir des mœurs abominables. La présence des femmes dans leurs réunions choquait les

anciens, qui tenaient la femme honnête enfermée à la maison. Le baiser de paix que tous les initiés se donnaient sur la bouche après le repas, se transforma dans l'opinion en embrassements licencieux ; les noms de frères et de sœurs qu'ils se donnaient firent croire à des incestes. On affirma même qu'ils égorgeaient des enfants et les mangeaient.

Mais il ne s'agit là que des racontars ordinaires dont se repaît la populace ignorante et crédule.

Mieux connues des hommes cultivés, les mœurs des chrétiens n'inquiétaient pas moins.

Leur humilité, leur pauvreté volontaire les faisait mépriser dans une société où l'orgueil était une vertu et l'ambition un devoir. Leur patience sous les coups et les outrages agaçait, et passait pour lâcheté. Leur chasteté même, dans un monde qui divinisait la luxure, paraissait un défi à la nature et un vice. Sans doute, ils n'étaient pas des révoltés ; ils payaient à l'Empereur le cens, et donnaient à ses statues les salutations officielles, mais ils ne brûlaient jamais un grain d'encens devant elles. Ils détournaient la tête en passant devant les temples, méprisaient ouvertement les dieux qui avaient fait la grandeur de Rome. Ils refusaient au marché les viandes sacrifiées aux idoles, ne prenaient aucune part aux réjouissances publiques ; et quand la foule se ruait au cirque en habits de fête, à l'occasion d'une victoire ou de l'anniversaire de l'Empereur, eux seuls, tristes et funèbres, restaient dans leurs maisons.

Un personnage aussi sérieux que Tacite leur attribuait « la haine de l'espèce humaine ».

Alors, qu'un incendie éclate dans une ville, qu'une famine, qu'une épidémie se déclare, ou simplement que les

autorités locales craignent un soulèvement populaire, un bruit courra qui trouvera partout créance : les chrétiens ont allumé le feu, ou empoisonné les sources, ou mécontenté les dieux; un cri retentira sur la place publique ou dans le théâtre : Les chrétiens aux lions !

En l'an 64, un incendie, dû probablement à un accident, détruisit la moitié de la ville de Rome. Une grande partie de la population se trouva ruinée et sans abri. Les imaginations, violemment ébranlées par ce malheur inouï, cherchèrent des coupables. Néron, absent de Rome, accourut : il voulut détourner la colère de la foule sur quelque secte impopulaire. C'est la tactique ordinaire des gouvernements absolus. Néron jeta la plèbe romaine sur les chrétiens, comme l'administration russe jette aujourd'hui les moujiks sur les juifs.

Néron fit arrêter au hasard ceux qu'il put. Puis, pour consoler la populace de sa ruine, il imagina de lui donner un spectacle inouï qui serait à la fois une distraction et une vengeance. Aux applaudissements de la foule des chrétiens furent jetés aux bêtes. On représenta des tragédies où l'acteur (un chrétien) mourait pour de bon sur le bûcher d'Hercule. Le soir, des chrétiens, enduits de poix, brûlèrent comme des flambeaux dans les jardins.

Des scènes semblables se passèrent fréquemment sur divers points de l'Empire.

Mais jamais, pendant les deux premiers siècles, il n'y eut de persécution générale ordonnée par les Empereurs.

Au début du deuxième siècle, Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, reçut de nombreuses plaintes contre les chrétiens. Il fit une enquête sur leurs assemblées, mit à la torture quelques diaconesses, et ne trouva, dit-il qu' « une superstition absurde et exagérée ». Ne sachant s'il devait

les traiter comme adeptes d'une religion, et les tolérer, ou bien comme membres d'une association illicite, et les détruire, il consulta l'Empereur. Trajan répondit : « Il ne faut pas les poursuivre d'office ; mais si vous recevez contre eux quelque plainte, il faut instruire l'affaire. S'ils ont commis un crime de droit commun, vous les punirez selon le droit commun ; sinon, vous les inviterez à sacrifier aux dieux et à renier le nom de chrétiens. S'ils le font, et quelques soupçons que vous ayez sur leur passé, vous les renverrez libres. Sinon, qu'ils soient punis de mort. »

Tel est ce rescrit fameux qui fixa pour plus d'un siècle la législation sur les chrétiens.

Une répression générale et durable eût tué le christianisme à ses débuts, comme l'Inquisition étouffa plus tard le protestantisme en Espagne et en Italie. Ces persécutions, locales et intermittentes, impuissantes à le détruire, l'exaltèrent.

Les associations funéraires

Vers la fin du deuxième siècle, les communautés chrétiennes, lasses d'attendre la fin du monde et l'apparition du Père sur les nuées, s'organisèrent pour vivre.

Elles cherchèrent à tourner la loi contre les associations. L'Empire lui-même en fournit le moyen.

On sait quel respect les anciens professaient pour les morts. Ils étaient convaincus que si un cadavre n'avait pas été enseveli selon les rites, l'ombre du mort errait désolée par le monde et suscitait aux vivants qui l'avaient négligée, toutes sortes de malheurs. Or les tombeaux coûtaient cher. On avait donc permis aux petites gens de se cotiser pour acheter un terrain et faire élever à frais

communs un édifice où leurs cendres seraient déposées. Marc-Aurèle alla plus loin; il fit de ces associations des personnes civiles, leur donna le droit de posséder, d'ester en justice, de recevoir des dons et legs, enfin de se réunir à certaines dates pour célébrer en commun les repas en l'honneur des morts.

C'était tout ce qu'il fallait aux chrétiens pour s'organiser à l'abri d'une fiction légale.

Ils achetèrent des terres, construisirent des édifices pour les réunions; le dîner fraternel passa près de la police pour un repas commémoratif, la caisse de secours pour les pauvres figura le fonds des enterrements; les Anciens, les évêques, furent pris pour les fondés de pouvoir de la communauté, et les églises chrétiennes pour de simples « associations funéraires ».

En même temps qu'ils grandissaient, les groupes se transformaient.

Les fonctions administratives prenaient chaque jour plus d'importance. Le diacre, la diaconesse n'étaient plus les personnes de bonne volonté qui servaient le repas et portaient aux malades des secours à domicile ; le prêtre n'était plus l'Ancien qui, son travail fini, venait présider, le soir, la table des frères ; l'évêque n'était plus le surveillant. Ils avaient à recueillir des cotisations, tenir une comptabilité, acheter des terrains, construire et réparer des édifices, distribuer des secours, juger à l'amiable les différends survenus entre frères, veiller aux mœurs, à la bonne entente de tous les membres, répondre de la communauté devant l'autorité romaine. Ces multiples fonctions exigeaient d'eux maintenant toute leur journée ; ils durent renoncer à leur métier et on prit l'habitude de les payer sur la caisse commune.

Ainsi se constituait peu à peu un corps de fonctionnaires, distinct de la masse des fidèles.

Comme ils étaient responsables devant le fisc et la police de la fausse association funéraire, leur situation était terrible en cas de persécution, cas toujours possible ; et le péril qui s'attachait à leur grade leur donna une haute autorité. Ils étaient toujours élus d'acclamation par toute l'assemblée ; mais ils lui devinrent supérieurs. L'égalité sainte établie par Jésus cédait la place, par la force des choses, à la hiérarchie.

La vie des églises tendait à s'absorber dans leur clergé.

Mais les églises gardaient leur autonomie, qui s'étendait même aux croyances religieuses. Il n'y avait pas de centralisation ni de chef unique. Et si l'église romaine tirait une grande influence du fait qu'elle était située dans la capitale de l'Empire, qu'elle était mieux que toute autre au courant de ce qui se passait dans l'univers chrétien, qu'elle formait le groupe le plus nombreux, le plus riche, et qu'elle envoyait souvent aux églises moins favorisées des secours et des fonds pour la propagande, son influence cependant n'impliquait point d'autorité.

Les questions communes étaient réglées par des Conciles, nous dirions aujourd'hui des Congrès. Les groupes y envoyaient des délégués, qui n'étaient pas toujours des Anciens. Ils étaient présidés par l'évêque du lieu où se tenait l'assemblée. Leurs décisions étaient communiquées aux églises sous forme de lettres circulaires : mais elles n'avaient point de force contraignante.

On le vit bien dans l'affaire de la fête de Pâque.

Les églises d'Asie, fidèles à la tradition primitive, célébraient la Pâque à la même date que les Juifs, le samedi

14 de nisan. Mais en Occident, où il y avait peu d'Hébreux, on ne connaissait plus le calendrier juif et l'on avait pris l'habitude de mettre cette fête un dimanche, en souvenir de la résurrection du Christ.

Cette divergence jetait un certain trouble dans les églises qui, comme celles de Rome, comptaient d'ordinaire parmi leurs membres des Asiatiques et des Occidentaux. On convoqua un Concile à Éphèse; de nombreuses églises y envoyèrent leurs évêques. Celui de Rome, Victor, voulut imposer la Pâque du dimanche. Mais le vieux saint Polycrate, le plus vénéré des évêques d'Asie, et ses confrères, s'en tinrent à la tradition de saint Jean et refusèrent de changer leurs usages. Victor parla d'excommunication. Mais saint Irénée, évêque de Lyon, quoique partisan du dimanche, s'y opposa. Il fit valoir les droits des églises, et les églises d'Asie conservèrent leur date traditionnelle.

Tertullien

Un homme nous fournit de précieux renseignements sur l'état des esprits dans cette démocratie occulte : c'est Tertullien.

Il était né, vers la fin du second siècle, à Carthage, près de la Tunis actuelle.

Il était de ces petits bourgeois provinciaux qui arrivaient par l'armée au titre de citoyen romain. Son père était un ancien centurion. Lui-même fit, dans les écoles des rhéteurs, de brillantes études, et son style, quoique gâté par un excès de recherche, est un des plus personnels qui furent jamais. Après une jeunesse orageuse, où il dissipa une partie de son patrimoine, il épousa une chrétienne, s'affilia à l'Église de Carthage, et devint Ancien, ou

prêtre, de cette église. Il écrivit pour la défense du christianisme de nombreux ouvrages fort admirés de ses contemporains.

Or, voici comment il entend les rapports de l'Église avec la société païenne :

D'abord, il est certains métiers qu'un chrétien ne peut exercer. Il ne peut être ni peintre ni sculpteur, car il serait obligé de faire des idoles. Il ne peut pas être professeur, car les œuvres littéraires qu'il expliquerait sont entachées de paganisme. Il ne sera naturellement ni architecte, ni marchand de victimes, de fleurs ou d'encens. Pourra-t-il du moins pratiquer quelque autre commerce ? Le moins possible, car tout négoce a pour mobile la cupidité et ne réussit que par la duperie et le mensonge. Le chrétien se contentera des métiers manuels et sera pauvre. Si un riche entre dans la communauté, il devra d'abord abandonner ses biens. L'Église ne veut être qu'une société de pauvres, une association de prolétaires.

Tenu à l'écart du commerce, le chrétien ne doit pas non plus prendre part aux plaisirs de la société païenne: défense d'aller au théâtre, car les pièces y sont jouées en l'honneur des dieux; défense d'assister aux jeux du cirque, d'illuminer sa porte les jours de réjouissances, de participer aux repas publics, car toutes ces fêtes sont des hommages aux idoles. Le chrétien ne peut pas accepter une invitation à dîner chez des amis, des voisins païens, assister à un repas de fiançailles ou de noces, car il pourrait y manger des viandes sacrifiées.

Enfin, et surtout, il doit s'abstenir des affaires publiques : « Si l'on admet qu'on puisse être magistrat sans faire des sacrifices ou en ordonner, sans donner des jeux ou y présider, sans juger de la fortune ou des biens des

citoyens, sans les condamner à la prison, à la torture, alors on pourra décider si un chrétien peut être magistrat ». Il ne doit même plus rester simple citoyen : « Il n'y a rien qui nous soit plus étranger que les affaires publiques... Nous n'avons point de cité, nous attendons celle qui doit venir. »

A César, il faut obéir, mais passivement, sans en rien attendre. Il y a une incompatibilité absolue entre l'Empire et le Christianisme : « On ne peut concevoir un Empereur qui serait chrétien. »

L'Église ne veut rien devoir à la société païenne, fût-ce une idée. Tertullien renie les philosophes anciens, qu'il connaissait pourtant si bien : « Qu'y a-t-il de commun, demande-t-il, entre Athènes et Jérusalem, entre un disciple de Socrate et un disciple de Jésus ? » Et il lance au rationalisme antique ce suprême défi : *Credo quia absurdum* « Je crois parce que c'est absurde. »

Tous les apologistes du deuxième siècle pensent de même. Si Tatien reconnaît quelques bonnes maximes chez Homère, Platon et les Sages de la Grèce, c'est, dit-il, qu'ils ont plagié Moïse et les prophètes, qui sont bien plus anciens ! Minutius Felix, écrivant la défense des chrétiens, montre que leurs idées se retrouvent chez les philosophes les plus admirés : mais c'est là, dit M. Boissier, simple argument d'avocat. A la fin de son ouvrage, il appelle Socrate « le bouffon d'Athènes » et traite ses disciples de débauchés « qui ne pouvaient pas blâmer un vice sans s'attaquer eux-mêmes ». D'ailleurs, il est d'accord avec Tertullien sur l'abstention des affaires publiques : « Nous ne voulons ni de vos honneurs, ni de vos dignités ! »

Ainsi les Empereurs se trouvent en face d'une vaste

société secrète, qui se superpose à la société romaine; en face d'une société aux ramifications étendues sur tout l'univers ancien, appuyée sur des groupes nombreux, possédant des terres, des caisses bien remplies, dont les membres savent endurer la persécution jusqu'au martyre, dont les chefs s'assemblent en Congrès et se transmettent des mots d'ordre d'un bout à l'autre du monde. Et cette société chrétienne se déclare nettement incompatible avec l'Empire.

Les Empereurs se trouvent dans l'alternative ou de la détruire, ou de l'absorber.

Ils essaieront d'abord de la détruire.

TROISIÈME PARTIE

LA LUTTE DE L'ÉGLISE ET DE L'EMPIRE

I. — Les persécutions et Dioclétien

Au début du troisième siècle, l'inquiétude a gagné les hautes classes. Les grands écrivains de l'époque ne se contentent plus de faire des chrétiens quelque mention dédaigneuse. Ils les attaquent et les discutent : l'un, Lucien, avec la fine ironie d'un sceptique; l'autre, Celse, avec la logique passionnée d'un patriote.

Lucien reconnaît la pureté de leurs mœurs, leur aménité, leur fraternité; mais il essaie de leur inspirer de la défiance envers leurs chefs. C'est la tactique ordinaire.

Il raconte l'histoire d'un certain Peregrinus, qui, chassé de son pays pour adultère et parricide, « se fait instruire dans l'admirable religion des chrétiens », devient bientôt prophète et chef d'assemblée; puis se fait arrêter. De tous côtés lui arrivent des secours d'argent. Délivré de ses fers, il vit grassement de la naïveté de ses coreligionnaires. Les chrétiens sont de braves gens dirigés par des coquins.

Le ton de Celse est tout différent. Il s'attaque aux chrétiens non pour leur religion, mais pour le danger qu'ils font courir à la société romaine.

« Il y a, dit-il, une nouvelle race d'hommes, sans

patrie ni traditions antiques, ligués contre les institutions civiles et religieuses, poursuivis par la justice, notés d'infamie et se faisant gloire de l'exécration commune. Leurs réunions sont clandestines et illicites; ils s'y engagent par serment à violer les lois, à tout souffrir pour leur doctrine barbare. » Ils font une propagande active auprès des femmes, des enfants, parmi les foulons, les cordonniers, les gens de métier. Ils se taisent devant l'homme instruit, mais ils enrôlent les simples.

Celse a lu les livres des chrétiens, il connaît la Bible, les Évangiles. Il a voyagé en Palestine et fait une enquête minutieuse sur les doctrines du christianisme.

Il montre que les récits de la Bible ne sont pas moins ridicules que ceux de la Mythologie; il compare les miracles de Jésus à ceux du paganisme. Les deux religions ne sont pas plus raisonnables l'une que l'autre; mais il faut respecter la religion romaine, car elle se confond avec la grandeur de l'Empire. Vénérer les dieux de Rome, c'est bien moins un acte religieux qu'une nécessité sociale. Celse ne demande pas aux chrétiens de renoncer à leur foi en Jésus. Puisqu'ils croient à l'existence des anges et des démons, qu'ils admettent comme tels les dieux de Rome. Ceux-ci ne sont pas difficiles sur l'esprit dans lequel on les prie. Leur offrir l'encens, c'est seulement adhérer à la patrie romaine.

Celse s'irrite de l'internationalisme des chrétiens. Leur religion est la seule qui ne soit pas celle d'un peuple. Elle se tient orgueilleusement à l'écart de toutes les autres et mine lentement, par sa propagande dissolvante, l'esprit national.

« Un pouvoir éclairé et prévoyant vous détruira de fond en comble plutôt que de périr par vous. »

Le gouvernement entend ce langage.

En 202, Septime Sévère prend la première mesure d'ensemble contre les chrétiens. Il ne les persécute pas encore, mais il interdit, sous les peines les plus sévères, les conversions nouvelles. C'est l'ouverture des hostilités.

Malheureusement pour l'Empire, au moment même où il va engager la lutte contre les chrétiens, deux autres périls vont absorber ses efforts : l'armée et les Barbares.

Les soldats, installés en grand nombre dans de vastes camps sur les frontières, perdaient peu à peu tout esprit romain. Ils en vinrent à traiter les Empereurs comme des mandataires, chargés d'exploiter à leur profit la société civile. Ils exigèrent de chacun d'eux, à son avènement, un cadeau énorme : plus de 4.000 francs par soldat.

Bientôt ils se chargèrent de multiplier les avènements. Ils avaient porté au trône Septime Sévère; ils tuèrent son fils Caracalla pendant une campagne; ils invitèrent son neveu Héliogabale à cesser ses dépenses, puis l'égorgèrent; ils massacrèrent Alexandre Sévère, qui s'était permis de conclure avec les Germains un traité qu'ils n'approuvaient pas. Chaque armée ne voulut plus supporter un Empereur qu'elle n'avait pas fait.

Les légions de Bretagne, d'Espagne, du Rhin, du Danube, d'Asie, proclamèrent toutes leurs généraux Empereurs, sans préjudice de ceux que nommait le Sénat. Les armées se battirent les unes contre les autres. En soixante-quinze ans, on compta près de cinquante Empereurs, qui tous périrent de mort violente.

Pendant ce temps, les Barbares, trouvant les frontières dégarnies, s'aventuraient par bandes dans l'Empire, pillant et ruinant ce que les légions romaines avaient laissé.

Dès 213, les Alamans passent le Rhin. Tandis
armées romaines se battent devant Cologne,
envahissent la Gaule et poussent jusqu'en Espa

D'autres Barbares pénètrent dans l'Italie d
détruisent plusieurs villes. Les Goths franc
Danube, pillent la Macédoine et la Grèce. Atl
relever ses fortifications, abandonnées depu
cents ans. Rome même ne se sent plus en
s'entoure de murailles.

On conçoit qu'aux prises avec de tels dangers
et extérieurs les Empereurs n'aient pu faire l'effo
et méthodique nécessaire pour extirper le
nisme.

L'édit de Sévère ne fut pas appliqué. Le v
l'union. Le titre de citoyen romain avait ét
tous les habitants de l'Empire. Les grands juri
Ulpien et Papinien simplifiaient et généralisaie
romain. Héliogabale installait à Rome le culte
Soleil. La mère d'Alexandre Sévère faisait veni
et essayait une fusion des cultes païen et
Alexandre lui-même priait devant un autel o
vaient côte à côte Abraham, Orphée, Jésus et A

Pendant près de cinquante ans les chrétien
ainsi d'une tranquillité relative. Mais, en 258, l
Décius se trouva seul maître de l'Empire.
premier édit de proscription universelle. Par
pire, à la même date, tout citoyen suspect de
devant une commission locale, composée de m
de notables. Il doit offrir aux dieux une vict
l'encens, blasphémer et renier le Christ. Et ce
dûment constaté par un certificat nominal et a
d'identité. Ceux qui refuseront seront condamn

ou à la mort. — Il y eut quelques martyres et d'innombrables apostasies.

Mais les Goths passent le Danube ; Décius part pour les refouler et est tué. L'anarchie recommence et l'Église goûte quelques années de paix.

L'empereur Valérien recommence la lutte.

Les chrétiens s'étaient tous constitués en associations funéraires ; le fisc impérial possédait la liste de leurs biens et de leurs répondants. Valérien ordonne que tout évêque, prêtre ou diacre, qui refusera d'abjurer, sera exilé ; il interdit sous peine de mort toute réunion de chrétiens dans les églises et les cimetières, et fait mettre tous les biens sous séquestre.

Mais les Parthes envahissent l'Empire, l'Empereur est battu et fait prisonnier. Trente généraux à la fois se disputent le pouvoir ; l'Église une fois encore respire.

L'Empereur Aurélien refait l'unité de l'Empire. Il lance contre les chrétiens l' « édit sanglant ». Mais à peine a-t-il commencé la persécution qu'il est assassiné.

Dioclétien

Les chrétiens atteignent ainsi sans trop de secousses la fin du troisième siècle.

C'est à ce moment qu'ils subissent la dernière et la plus violente persécution.

En 286, un barbare de génie, Dioclétien, fils d'un esclave illyrien, devenu général de l'armée du Danube, vainquit ses rivaux, s'empara du pouvoir, refoula les barbares, réorganisa l'Empire, et réussit à donner au monde trente années de tranquillité.

Pour assurer la stabilité du pouvoir, il imagina de

s'associer les généraux qui auraient pu lui disputer gouvernement. Il envoya l'un d'eux sous le titre d'*guste* commander en Occident, tandis qu'il se réserv l'Orient. Et les deux Empereurs désignèrent leurs hé tiers présomptifs sous le titre de *césars*.

L'Empire devint une monarchie centralisée. Les p vinces furent administrées directement par des agents l'Empereur, ressortissant à de véritables ministères pla au siège du gouvernement, et surveillés par des insp teurs, toujours en tournée. Désormais les fonctionnai furent tout dans l'Empire, et les riches seuls fur fonctionnaires. Il se constitua une noblesse, recru parmi les grands propriétaires fonciers et les agents l'Empereur, noblesse exempte des charges communes, même du contrôle des fonctionnaires impériaux, puissa aristocratie sur laquelle l'Empereur put s'appuyer p gouverner.

Enfin Dioclétien voulut que ce nouvel État eût caractère religieux. Il ne fut plus un magistrat, ni mê un grand pontife, mais un Dieu. On lui donna le titre Majesté, sa demeure fut le « sacré palais », sa cham « la chambre sacrée », ses paroles des « oracles », sa p sonne une « divinité », qu'on « adore ».

Ainsi se creusait le fossé qui séparait en deux la soci romaine : d'une part l'Empereur-Dieu, ses fonctionnai et son aristocratie de propriétaires ; d'autre part, pauvres gens qui se groupaient sous les chefs élus la démocratie chrétienne. La lutte était inévitable.

Dioclétien attendit vingt ans avant de l'engager, ma la voulut décisive. Et ce fut la grande persécution, c qui donna son nom à l'Ère des martyrs.

En 302, un officier, nommé Marcellus, s'étant fait cl

tien, jeta ses armes, son ceinturon et son bâton de commandement, en disant : « Je ne veux pas servir vos Empereurs, je méprise leurs dieux de bois et de pierre. » Il fut mis à mort, mais son acte avait fait scandale. Dioclétien ordonna à tous les soldats d'offrir des sacrifices aux dieux. Beaucoup refusèrent, et un décret chassa de l'armée tous les officiers et soldats chrétiens.

Cette épuration provoqua une certaine effervescence parmi les églises. Dioclétien publia alors un premier édit, relativement modéré : ordre de fermer les cimetières, et de détruire les églises et les livres des chrétiens. A Nicomédie, la capitale de l'empire d'Orient, un chrétien déchira l'édit ; Dioclétien fit décapiter l'évêque. Une révolte ayant éclaté en Syrie, les chrétiens furent tenus pour complices ; et un deuxième édit punit de mort les évêques, les prêtres et les diacres qui n'abjureraient pas. Enfin l'année suivante, il est ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

En Orient, pour être plus sûr de ne laisser échapper personne, on fit l'appel nominal de tous les citoyens devant les tribuns militaires. D'innombrables violences furent commises, et les condamnés furent si nombreux qu'on n'osa pas les tuer tous ; on les envoya aux travaux forcés dans les mines. Souvent on leur crevait un œil, ou bien on leur brûlait un muscle du pied. De nombreuses vierges chrétiennes furent livrées aux soldats.

Cependant, en Occident, le césar Constance Chlore était secrètement favorable aux chrétiens ; il appliquait mal les édits.

En 306, Dioclétien abdiqua, et força son collègue Maximien à en faire autant. Il voulait voir s'effectuer de son vivant la transmission des pouvoirs qu'il avait rêvée.

Chacun des deux césars devint Empereur et ils désignèrent à leur tour deux nouveaux césars. Mais l'armée de Bretagne et le peuple de Rome, furieux d'être soumis à l'impôt, nommèrent deux autres Empereurs, et il y en eut six. La guerre recommença entre généraux. L'ingénieux système de Dioclétien avait échoué.

Par contre-coup, les persécutions cessèrent.

Par un édit fameux, l'Empereur Galère, découragé, accorda la tolérance aux chrétiens, « à condition qu'ils prient leur Dieu pour le salut de l'Empire et de l'Empereur ».

L'Église avait vécu, mais elle n'avait dû son salut qu'à l'instabilité du pouvoir, à l'anarchie militaire, aux invasions des Barbares. Elle était très affaiblie.

Elle avait à enregistrer des morts glorieuses ; mais ces morts mêmes l'avaient privée de ses meilleurs propagandistes. Les apostasies avaient été innombrables. La persécution passée, beaucoup de ceux qui avaient faibli voulurent rentrer dans les assemblées, mais les fidèles qui n'avaient pas transigé, repoussaient ces traîtres, au risque de vider les églises. Des querelles divisaient chaque groupe. Parmi les traîtres se trouvaient des évêques, tandis que de simples fidèles avaient tenu bon et souffert pour la foi. Fallait-il reconnaître l'évêque qui avait failli ? fallait-il en nommer un autre ? La hiérarchie était atteinte. De plus, les salles avaient été détruites, leurs mobiliers brûlés, leurs livres confisqués.

L'Église sortait de l'orage, sans avoir sombré, mais pareille à un vaisseau désemparé, sans mâture, sans pilote, avec un équipage en révolte.

L'Empire n'était pas en meilleur état.

Un siècle de guerres civiles l'avait épuisé. Les cadeaux des Empereurs aux soldats, d'abord, puis le pillage des provinces par les légions, avaient appauvri l'Empire, et les barbares avaient enlevé ce qu'avaient laissé les armées. Cependant l'Empereur, pour réparer les ruines, demandait toujours plus d'argent. Et au moment où il pesait si lourdement sur tous, il ne s'attachait qu'à une aristocratie privilégiée. Les moyens propriétaires, comme le peuple, se lassaient de ce régime impuissant et tyrannique.

Il devenait difficile de gouverner, ayant contre soi un organisme comme l'Église, qui pouvait grouper tous les mécontents.

Il fallait profiter de son affaiblissement temporaire, pour traiter avantageusement avec elle. — Ce fut l'œuvre de Constantin.

II. — Le pacte de Constantin

Constantin était le fils de ce Constance Chlore, Empereur d'Occident, qui s'était montré favorable aux chrétiens.

Retenu comme otage à la cour d'Orient par l'Empereur Galère, il s'échappa, à la nouvelle que son père était gravement malade, et se fit proclamer Empereur par l'armée. Galère n'osa pas le combattre; il lui reconnut le gouvernement d'Occident.

Un autre prétendant à l'Empire, Maxence, s'était emparé de Rome. Constantin l'attaqua, envahit l'Italie et vint mettre le siège devant la Ville éternelle.

A Rome, les chrétiens étaient nombreux et puissants,

et Maxence leur avait concédé de multiples avantages. Mais le fils de Constance Chlore avait bien quelque titre à leur appui, et pour les détacher entièrement de son adversaire, il imagina, la veille de la bataille, d'inscrire sur ses étendards le monogramme du Christ. Cela fit sur les chrétiens une impression profonde : ils sortaient de la persécution, et le pouvoir impérial se mettait à porter la livrée chrétienne ! Ils ne purent plus combattre une armée qui se plaçait sous la sauvegarde de leur Dieu. Ils se désintéressèrent du sort de Maxence, qui fut vaincu au pont Melvius. Constantin entra dans Rome.

L'édit de Milan

Maître de l'Occident, avec l'appui des chrétiens, Constantin ne pouvait pas moins faire que d'accorder à tous la liberté du culte. Ce fut l'objet du fameux édit de Milan (313) :

« La liberté de la religion ne peut être contrainte ; il faut permettre à chacun d'obéir dans les choses divines aux mouvements de sa conscience. C'est pourquoi nous avons donné aux chrétiens l'absolue liberté de suivre leur religion... Mais ce que nous leur accordons, nous l'accordons aussi aux autres, qui auront la liberté de suivre et de choisir le culte qu'ils préfèrent, comme il convient à la tranquillité de notre temps. »

Sage mesure d'un administrateur préoccupé de la paix publique.

Constantin ne s'en tient pas là. Il n'était encore maître que de l'Occident, il rêvait de s'emparer aussi de l'Orient, où son collègue, Maximin, avait repris la politique de Dioclétien.

L'habile vainqueur de Maxence comprend que chaque privilège accordé aux chrétiens d'Occident, fera souhaiter sa domination par leurs coreligionnaires d'Orient.

Il ne se contente pas de restituer aux chrétiens leurs biens, leurs lieux de réunion. Il donne aux églises la personnalité civile ; on peut tester en leur faveur, leur faire des dons, comme aux temples. Les prêtres chrétiens sont exemptés des charges municipales, comme les prêtres païens. Les dimanches deviennent jours fériés, comme les fêtes officielles. L'Empereur lui-même, en même temps qu'il laisse élever des autels à la « divinité de Constantin », construit à ses frais des basiliques splendides, et, à sa cour, les évêques voisinent avec les philosophes.

De la situation de religion tolérée, le christianisme passe au rang de culte officiel et subventionné.

Cette habile politique porte bientôt ses fruits. Les chrétiens d'Orient, toujours persécutés, commençaient à regarder d'un œil d'envie l'Occident. Beaucoup de païens, las des agitations religieuses, souhaitaient eux-mêmes l'apaisement. Constantin envoya d'abord son collègue Licinius, qui renversa Maximin; puis lui-même, à son tour, vainquit et remplaça Licinius.

En 323, Constantin est seul maître de tout l'Empire. Et le christianisme, en Orient et en Occident, obtient les mêmes privilèges.

Le Concile de Nicée

Constantin voulut, par un acte éclatant, rendre sensible à tous cette nouvelle situation.

Jamais encore, à cause de la difficulté des communications, il n'y avait eu de Concile œcuménique, c'est-à-

dire qui réunît des délégués de tout l'univers chrétien. Constantin en convoqua un, pour 325, à Nicée, sa capitale.

Cette manifestation eut un retentissement inouï.

L'Empereur avait mis à la disposition des évêques les voitures de la poste impériale, qui ne servaient qu'aux plus nobles fonctionnaires. Qu'on imagine ces pauvres évêques d'alors, délégués élus de la plèbe provinciale, voyageant à travers l'Empire dans l'appareil des grands seigneurs, servis tout le long du chemin par des magistrats romains qui, la veille encore, les persécutaient et les méprisaient.

Ils arrivèrent dans la capitale au nombre de plus de trois cents. Dans une grande salle du palais, des sièges étaient dressés pour eux. Ils défilèrent devant les gardes de l'Empereur, qui saluaient, l'épée nue. Puis l'Empereur parut, couronné de perles, vêtu de pourpre et d'or. L'émotion était telle pour ces pauvres gens, transportés de l'extrême persécution à la griserie des pompes officielles, qu'ils en oublièrent que cette fête de la chrétienté était présidée par un païen. Constantin fit un discours d'ouverture, où il montra l'unité de l'Église comme nécessaire à la paix publique. Puis il se retira.

Une grave affaire passionnait alors l'Orient grec, subtile et disputeur. Il s'agissait de savoir si Jésus était éternel, ou s'il ne l'était pas. L'évêque d'Alexandrie et son diacre Athanase enseignaient que le « Verbe de Dieu » était de la même substance que Dieu, et par conséquent éternel. Mais Arius, diacre de la même église, prétendait qu'un fils ne peut avoir le même âge que son Père; il affirmait donc que si Dieu est éternel, le Verbe, son fils, ne l'est pas. Évêques, prêtres et fidèles prenaient parti

pour l'un ou pour l'autre. Et ces discussions menaçaient la tranquillité de l'Orient.

C'est pourquoi Constantin pria le Concile de trancher le débat. Il porta sur un mot. Athanase voulait que Jésus fût déclaré « consubstantiel » au Père (*homoousios*). Arius rejetait ce mot, qui n'était pas dans les Écritures. Un tiers parti se forma, composé surtout des évêques d'Occident, qui n'avaient jamais agité ces questions. Eusèbe de Césarée, homme très conciliant, proposa d'intercaler dans ce petit mot qui suscitait tant de colères une toute petite lettre : en écrivant *homoiousios* au lieu d'*homoousios*, la substance de Jésus n'était plus « la même » que celle de son Père, mais elle était « semblable ». L'évêque d'Alexandrie et Athanase repoussèrent cet *i* conciliateur.

Alors Constantin intervint. Avec son sens tout romain de la discipline, il considéra qu'Arius n'était que diacre ; il donna raison à l'évêque.

Les Pères du Concile se rangèrent à cet avis. Ainsi Jésus devint « consubstantiel » à son père par la volonté d'un Empereur romain qui n'était pas baptisé.

Le Concile se termina par une sorte d'apothéose de Constantin. Tous les Pères furent conviés à un grand banquet. Dans une des salles magnifiques du Palais de Nicée, tout de marbre et d'or, trois tables furent dressées, où furent mis trois cents couverts. L'Empereur déposant sa dignité, se montra affable et souriant. Il alla jusqu'à plaisanter un des plus rigides évêques, qui n'admettait pas le pardon de certaines fautes : « Fais venir une échelle, lui disait-il, et monte au ciel tout seul. »

Cette impériale familiarité tournait la tête à ces bonnes gens, hier encore si méprisés. L'un d'eux dit à l'Empereur : « Tu es un ange du Seigneur ». Un autre déclara,

au milieu de toutes ces splendeurs, que c'était « le commencement du règne de Dieu ». Un troisième assura à Constantin qu'après avoir régné sur la terre, « il régnerait dans le ciel, à la droite de Jésus-Christ ».

Ce qui est certain, c'est qu'il régnait désormais sur l'Église.

Ce païen, qu'on appelait une divinité, dont les plaisirs même étaient « sacrés » et dont les paroles s'appelaient des « oracles », qui s'intitulait « Grand Pontife » du culte des idoles, prétendait être en même temps le chef discutant et agissant de la chrétienté. Il prit désormais le titre d' « Évêque du dehors », convoqua et présida les Conciles, déposa et exila des prélats, intervint même dans les questions de dogme.

Pour comprendre que les chrétiens aient admis une situation aussi paradoxale, il faut se rappeler l'état de l'Église à ce moment.

Elle sort à peine d'une terrible persécution : ses biens ont été confisqués, ses églises brûlées. Les caisses de secours sont vides, il n'y a pas d'argent pour relever les ruines. Puis le martyre des uns, l'apostasie des autres, ont décimé les assemblées. Les cadres sont disloqués; les meilleurs prêtres sont morts; d'autres, des évêques, ont trahi ou fui ; la confiance en eux est atteinte. En Afrique, des schismatiques luttent contre les chrétiens ralliés. Et en Orient, Arius commençe à prêcher.

On s'imagine sans peine la joie des chrétiens à la vue d'un prince qui aide les églises à relever leurs ruines, les soutient de son argent, élève la religion, hier traquée, au rang de religion d'État, et même offre l'appui de son pouvoir pour reconstituer l'Unité.

Constantin, de son côté, pensait qu'un parti assez fort pour contribuer à faire un Empereur, pouvait aussi aider à le renverser. Il offre à l'Église la liberté du culte, la richesse, les honneurs ; mais en retour il exige d'elle qu'elle le reconnaisse, quoique païen, pour son chef.

L'Église avait acheté la sécurité et le pouvoir au prix de son indépendance. Tel est le sens de ce premier des Concordats qu'on a appelé le pacte de Constantin.

Évêques et préfets

« Grand Pontife » des païens, « Évêque du dehors » des chrétiens, Constantin eût voulu « ramener à une seule forme l'opinion que tous les peuples se font de la divinité, parce que l'accord sur ce point aurait rendu plus facile l'administration des affaires publiques ».

Il vit bientôt que cet accord était loin d'être fait.

En Afrique, la misère était grande, et l'alliance de l'Église et de l'Empire n'améliorait pas la situation. Les « donatistes » gardaient le souvenir des trahisons et des apostasies. Donatus reprenait la thèse de Tertullien : « Qu'y a-t-il de commun entre l'Empire et l'Église du Christ ? » Des bandes de paysans, armés de bâtons, se mirent à parcourir les campagnes, en assommant les ralliés au cri de : Gloire à Dieu !

En Orient, la situation fut bientôt plus grave encore.

Depuis que l'Église avait reconnu officiellement la suprématie de l'Empereur, celui-ci possédait dans chaque grande ville deux fonctionnaires : le préfet, ancien organe de la volonté impériale, appuyé sur l'armée et l'aristocratie, et généralement entouré de païens, — et l'évêque. L'évêque, depuis qu'il avait la faveur de l'Empereur, avait

vu son troupeau s'accroître singulièrement : chef élu de la démocratie, il était bien autrement populaire que le représentant des hautes classes. Des conflits de pouvoir devaient nécessairement se produire.

C'est la loi ordinaire de ces sortes d'alliances que chacun des alliés cherche à tirer à lui son partenaire. L'Empereur entendait que le Christianisme devînt conservateur; l'Église prétendait que l'Empire se fît démocratique.

Le conflit apparut à Alexandrie. Cette grande ville, partagée entre catholiques, ariens et païens, avait un préfet favorable aux païens, et pour évêque Athanase, un des vainqueurs du concile de Nicée, un de ceux qui avaient fait déclarer Jésus « consubstantiel » et obtenu l'exil d'Arius. Athanase était rentré, fier de la victoire de son parti, sûr de l'amitié de l'Empereur. Bientôt élu évêque, grâce au nombre croissant des conversions dans cette ville, la plus riche de l'Orient, il remplit la caisse de l'église. Une populace entretenue par ses largesses, lui créa un parti, toujours prêt à l'émeute, et Athanase parcourut l'Égypte, chassant les prêtres ariens, déchirant leurs livres. Les ariens, les païens eux-mêmes, inquiets pour la paix publique, se groupèrent autour du préfet, qui se plaignit à l'Empereur de la dictature de l'évêque. Athanase répondit en accusant le préfet d'apostasie.

Un fait révéla à l'Empereur la gravité de la situation. Il venait de fonder Constantinople. Il demanda à l'Égypte, qui déjà nourrissait Rome, d'approvisionner la nouvelle capitale. Le prix du blé haussa. Le peuple craignit une famine. Instinctivement il s'appuya sur Athanase. L'évêque, devenu un vrai tribun, tonna contre les ariens, les païens et le magistrat qui les soutenait.

La haine religieuse s'ajouta à la peur de la faim, et le parti du « consubstantiel » s'augmenta de tout ce qui en Égypte redoutait de manquer de pain.

Puis des anachorètes arrivèrent du désert. C'était le moment où, à l'exemple de saint Antoine, beaucoup d'hommes se retiraient en Thébaïde pour y vivre dans la contemplation et l'extase. Un habile administrateur, saint Pacôme, imagina de les grouper en couvent, les fit travailler, et remplit du produit de leurs travaux les caisses de l'évêque Athanase. Et, aux jours de troubles, ces moines exaltés arrivaient, milice disciplinée et vaillante pour les bagarres de la rue.

Constantin prit peur. Il comprit que la victoire d'Athanase à Alexandrie serait celle de tous les évêques d'Orient, et que l'Empire serait au service de l'Église.

Il se rapprocha d'Arius, qu'il avait condamné. Les évêques ariens se proclamèrent dévoués à l' « Évêque du dehors ». Ils se réunirent en concile à Tyr, dans une salle où les soldats assuraient l'ordre. Ils condamnèrent Athanase, que l'Empereur exila sur le Rhin. A partir de ce moment l'arianisme fut la doctrine officielle de l'Empire. C'est par un évêque arien que Constantin fut baptisé à son lit de mort.

Les troubles cependant continuaient, les évêques s'opposant aux évêques, les conciles aux conciles. « Il n'y a pas de bêtes féroces plus ennemies de l'homme que la plupart des chrétiens ne le sont les uns des autres », écrit un païen de cette époque.

La politique de Constantin avait échoué.

Le gouvernement était impossible avec un double personnel d'évêques et de préfets. Il fallait revenir à l'unité des cadres impériaux, mais il fallait y faire tenir les

masses populaires. Pour cela deux moyens : — faire des fonctionnaires impériaux un clergé dont le prestige religieux agirait sur la foule ; — faire du clergé chrétien un corps de fonctionnaires impériaux et conservateurs.

Julien essaiera le premier moyen. Le second se réalisera avec saint Ambroise.

III. — La fin du paganisme

Julien l'Apostat

De tous les Empereurs, Julien est le plus haï par les écrivains ecclésiastiques, et cela est juste. Il n'a pas persécuté le christianisme, il a fait plus : il a tenté de le remplacer.

Petit-neveu de Constantin, il avait été élevé dans la religion chrétienne. On voulait même faire de lui un prêtre, pour le détourner d'aspirer à l'Empire. Chrétien par force, il avait étudié avec une curiosité hostile la Bible et l'Évangile. Puis, comme tout fils de grande famille, il avait été aux écoles des rhéteurs et des philosophes païens, dont il devint l'enthousiaste et brillant disciple. Esprit large et précis, bien trop cultivé et bien trop romain pour voir dans la religion autre chose qu'un moyen de gouvernement, il comprit à la fois et l'attrait moral du christianisme sur les foules, et l'impossibilité de gouverner avec des évêques démocrates.

Devenu seul Empereur en 561, il entreprit de fonder une nouvelle religion.

Julien reconnut un seul Dieu, mais il ne le calqua pas sur le Dieu impersonnel des Juifs et des chrétiens ; il le prit

selon l'esprit du paganisme antique, dans la nature : ce fut le Soleil, dieu visible, fétiche bienfaisant pour les simples, pur symbole, lumière abstraite des âmes pour les philosophes et les hommes cultivés. — De ce Dieu unique émanent des esprits, démons ou dieux secondaires, semblables à la fois aux anges chrétiens des orthodoxes et aux dieux du paganisme. Habile concession faite au polythéisme encore régnant dans les campagnes. — A tous ces dieux il faut un culte; le paganisme a admirablement organisé les sacrifices, les pompes officielles et extérieures. Julien les maintient. Mais les anciens ont ignoré le culte intérieur rendu à Dieu du fond de l'âme. Il faut imiter la prière des chrétiens.

Pour les prêtres, Julien renonça tout à fait aux errements du paganisme. L'antiquité, pour éviter les conflits entre la religion et l'État, avait toujours confondu prêtres et magistrats. Mais les grands propriétaires seuls arrivaient aux fonctions publiques, et ils étaient impopulaires. Julien ne veut plus qu'il y ait confusion. « Les prêtres doivent s'abstenir des affaires publiques. » Ils ne sont plus choisis exclusivement parmi les riches, mais parmi « les plus vertueux, les plus religieux, les plus humains, qu'ils soient riches ou pauvres, obscurs ou célèbres ». Julien veut qu'ils aient, comme les évêques chrétiens, une haute autorité personnelle. Mais ils ne se constitueront point en clergé indépendant. Dans chaque province, un métropolitain aura « l'intendance de tout ce qui concerne la religion, surveillera les prêtres de la ville et de la campagne » et se référera de tout à l'Empereur. Celui-ci nomme et dépose les prêtres, fixe les croyances, détermine les rites.

Ces pontifes austères et disciplinés doivent conquérir

la foule par la bienfaisance, les esprits cultivés par l'enseignement.

Julien savait, pour l'avoir vu de près, le puissant attrait que les caisses de secours et la solidarité des chrétiens exerçaient sur les pauvres. Il disait : « C'est l'indifférence de nos prêtres pour les malheureux qui a suggéré aux impies Galiléens la pensée de pratiquer la bienfaisance.... Quand les Juifs n'ont pas un mendiant, quand les impies Galiléens nourrissent tout ensemble et les leurs et les nôtres, il serait honteux que les nôtres fussent dépourvus des secours que nous leurs devons. »

Il voulait couvrir l'Empire de fondations pieuses, stimulant le zèle des riches particuliers, y suppléant au besoin. Il pensait ainsi rattacher les misérables à l'Empire, et enlever aux chrétiens leur meilleur moyen de propagande.

En même temps il voulait entourer la religion nouvelle de tout le prestige de la beauté et de la philosophie. Il expliquait, en des discours pleins de souvenirs des sages du passé, les mythes nouveaux. Il subventionnait les rhéteurs, s'entourait d'artistes, et ressuscitait lui-même, tant bien que mal, les pompes fastueuses de l'ancien paganisme.

Enfin il désignait le culte nouveau d'un nom qui, par opposition aux idées juives, symbolisait toute la civilisation antique : *l'hellénisme*, ingénieux mélange de tradition et de nouveauté, de monothéisme et de superstition, de fonctionnarisme impérial et d'austérité cléricale, de culture hellénique et de bienfaisance chrétienne.

Julien ne fit pas de persécutions. Il revint à la politique de Constantin ; mais il la retourna contre les chrétiens. D'abord il rappela tous les évêques exilés par ses prédé-

cesseurs ; aussitôt, donatistes d'Occident, orthodoxes d'Orient, ariens, semi-ariens, se livrèrent de terribles combats, et Julien s'applaudit de son libéralisme. Puis, il épura l'armée et l'administration, mettant tout soldat, tout fonctionnaire, à même de choisir entre sa place et sa foi ; la plupart revinrent au paganisme. Il supprima alors les exemptions des charges et les privilèges accordés aux clercs ; il enleva aux diacres et aux vierges les traitements assignés sur les caisses municipales ; il ôta aux évêques le pouvoir de juger certains différends entre les fidèles, et les frappa d'amendes énormes à chaque désordre qu'ils causaient : « C'était, disait-il, pour leur rendre plus facile le chemin du ciel. »

Enfin, Julien défendit aux chrétiens d'enseigner les lettres grecques. Cela était grave, car l'éducation classique était nécessaire à tout homme qui aspirait aux fonctions de l'État. En priver les chrétiens, c'était leur fermer à tout jamais l'accès des classes dirigeantes : c'était reléguer le christianisme au rang de superstition populaire, bonne pour des illettrés et des barbares.

Les évêques protestent avec véhémence.

Rien ne paraît plus étrange, au premier abord, que l'attitude de ces évêques, guerroyant contre les idoles, et réclamant avec véhémence le droit de lire et d'expliquer Homère, Sophocle et les poètes inspirés par la mythologie païenne. On se rappelle le mépris que Tatien et Tertullien affectaient pour les lettres profanes. Cependant, même les plus intransigeants, tandis qu'ils refusaient au fidèle le droit d'enseigner, lui faisaient une obligation de suivre les cours des professeurs de littérature.

C'est que l'enseignement d'alors n'était nullement dog-

matique ou scientifique. On n'y proclama
vérité. Les rhéteurs se préoccupaient uniqu
former les jeunes gens à l'art de la parole; la pl
elle-même paraissait moins la recherche de
qu'un exercice d'assouplissement intellectuel, u
de principes, d'idées générales, où puiser des ar
pour toutes les causes. Il s'agissait de former av
des avocats et des hommes d'affaires. On dressa
les éléves à soutenir alternativement le pour et le
On choisissait même de préférence les thèmes
absurdes, pour que le jeune homme pût développe
la souplesse de son esprit. On plaidait la cause de
qui a porté la statue de la vierge Diane dans une
vaise maison; ou bien l'on discutait le cas d'un
héros qui, ayant sauvé la patrie, demande en récom
la main d'une vierge vouée au culte de Vesta.

Un tel enseignement n'était guère dangereux po
christianisme. Et s'il permettait d'attaquer avec fines
subtilité le dogme chrétien, il permettait aussi d
défendre. Tertullien avait déjà montré tous les serv
que l'art des rhéteurs pouvait rendre à la doctrine. Dep
trop longtemps Celse et les païens reprochaient
propagandistes d'être bavards dans les petits coins
devant les petites gens, mais muets en public, en f
des hommes cultivés. Il fallait que l'élève des chrétie
suivît toujours les cours des rhéteurs. Cela deven
même chaque jour plus nécessaire, depuis que le mo
vement chrétien, chaque jour plus puissant, commenç
à attirer à lui les classes cultivées de l'Empire.

Mais un jour vint où l'on s'aperçut qu'un maît
habile pouvait altérer ou détruire la foi d'un jeune fidèle
Aussi, malgré leur répugnance à commenter les aven

tures de Jupiter et les amours de Vénus, de doctes chrétiens montèrent dans la chaire, et commencèrent à tourner contre le paganisme toutes les ressources d'une dialectique empruntée à la culture antique. On vit des évêques se faire rhéteurs. Saint Basile écrivit même un petit traité « Sur la lecture des auteurs profanes », où il précisait dans quel esprit les jeunes hommes devaient étudier les auteurs anciens. Puis, à leur tour, des rhéteurs illustres se convertirent et devinrent évêques.

Le christianisme, maître déjà du peuple, était armé pour la conquête des classes dirigeantes.

C'est à ce moment que tomba l'édit de Julien.

Saint Grégoire de Nazianze protesta contre ce monopole de l'instruction. Saint Basile écrivit à l'Empereur : « Est-ce que tu crois être seul Hellène ! » Et de cette violente colère, on retrouve encore des échos dans les histoires ecclésiastiques modernes.

Ce fut la première lutte pour l'enseignement entre l'Église et l'État.

Jamais le christianisme n'avait couru un tel péril.

Mais Julien mourut, en 363, dans un combat contre les Perses ; il n'avait pas régné trois ans ; son œuvre n'avait pas pu prendre racine.

Les Empereurs qui lui succédèrent, hommes faibles et sans talent, abandonnèrent son œuvre. Et les désordres recommencèrent.

Cette situation ne pouvait durer.

Dans les églises, on s'était peu à peu habitué à l'idée d'une collaboration avec l'Empereur. Une nouvelle génération d'évêques apparaissait, qui n'avait pas connu les persécutions et n'était déjà plus du peuple. Grégoire de

Nazianze, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, étaient des hommes de grande famille, des patriciens de haute culture, que la beauté morale et la puissance politique du mouvement chrétien avaient attirés. Dans leurs rapports avec l'Empire, ils allaient apporter un esprit bien différent de celui d'Athanase et des autres évêques de l'époque précédente, ardents démocrates, ascètes farouches, plus versés dans les Écritures que dans le beau langage.

La tentative de Julien les avertissait d'ailleurs du danger qu'il y avait pour l'orthodoxie à s'isoler dans une opposition démocratique intransigeante.

L'Église orthodoxe consentit enfin à donner à l'Empire le personnel à la fois conservateur et populaire dont il avait besoin. — Ce fut l'œuvre d'un grand homme d'État : saint Ambroise.

Saint Ambroise et Théodose

Ambroise appartenait à la grande aristocratie romaine. A trente-trois ans, il occupait un des grades les plus élevés de la hiérarchie impériale. Il n'était pas chrétien, mais il fréquentait certaines maisons de la haute société où se préparait la fusion des deux mondes. Sa sœur était baptisée, elle avait fait vœu de virginité et était attachée à ce titre à l'église de Rome.

Il se trouvait à Milan, en 374, à la cour impériale, appelé par les fonctions de sa charge, quand l'évêque mourut. Orthodoxes et ariens ne pouvant se mettre d'accord pour nommer un autre évêque, en appelèrent à l'Empereur. Celui-ci envoya le jeune chef pour mettre de l'ordre dans l'assemblée. Ce brillant fonctionnaire, aimé de l'Empereur, plut d'autant mieux aux deux partis, qu'étant païen, il n'appartenait à aucun. A la voix

d'un enfant, dit-on, il fut élu évêque, à l'unanimité, et proclamé avant même d'avoir été baptisé.

Cette élection eut un grand retentissement. Elle marquait à la fois le ralliement de l'aristocratie à l'orthodoxie, et celui de l'orthodoxie à l'Empire.

Car Ambroise s'était déclaré orthodoxe. Seule cette fraction intransigeante de l'Église avait gardé, en raison même de son intransigeance, sa popularité. C'était avec elle qu'il fallait gouverner. Avec un tact remarquable, l'ancien fonctionnaire impérial sut la rallier à l'Empire sans effrayer son souci d'indépendance. Il déclara solennellement que « César était dans l'Église et non au-dessus d'elle ». Il distingua dans l'Empereur chrétien, l'Empereur et le chrétien. L'Empereur était le maître de sa politique, et tous, même les évêques, lui devaient dans les choses de ce monde une stricte obéissance. Mais comme chrétien, il était justiciable des évêques, qui pouvaient l'humilier, et même l'excommunier.

Et l'on vit un jour, à Milan, ce spectacle inouï d'un Empereur puni par son évêque. En 390, à Thessalonique, le peuple ayant massacré plusieurs officiers goths, l'Empereur Théodose, furieux, ordonna d'assembler la population dans le cirque, comme pour des jeux ; puis les soldats cernèrent le monument, et, pendant trois heures, massacrèrent hommes, femmes et enfants. L'Église pouvait-elle garder dans son sein un homme aussi barbare ? Saint Ambroise se fit l'interprète de la conscience publique. Quand Théodose se présenta avec sa suite pour entrer dans l'église, saint Ambroise l'arrêta devant la porte, lui défendant d'entrer. L'Empereur accepta la sentence de l'évêque. Il ne rentra dans l'église qu'après une pénitence solennelle.

Les plus farouches orthodoxes ne craignirent plus dès lors que l'Empereur essayât de jouer dans l'Église ce rôle de Souverain Pontife que Constantin s'était arrogé, que les ariens avaient subi. Comment le plus ombrageux des évêques n'eût-il pas obéi désormais à un fidèle aussi soumis?

Théodose, sûr de la soumission de l'Église orthodoxe, s'appliqua à liquider la situation de l'hérésie arienne et du paganisme. L'un et l'autre n'avaient tenu que par l'appui de l'Empereur. Théodose le leur retira.

Dès 381, un édit défendit de professer une autre foi que celle de l'église de Rome : « Ceux qui suivront cette loi s'appelleront seuls catholiques. Quant aux fous et aux insensés qui voudront soutenir l'infamie du dogme hérétique, ils ne devront plus appeler églises leurs conciliabules, et, en attendant la vengeance divine, il seront frappés de la nôtre. »

L'arianisme disparut très vite.

Le paganisme disparut plus lentement. Quand les membres de l'aristocratie impériale virent les prêtres païens dépouillés de leurs privilèges, quand ils s'aperçurent, selon l'expression du païen Symmaque, que « c'était faire sa cour que de devenir chrétien », quand ils constatèrent la fortune d'Ambroise et des autres évêques qui étaient autrefois des leurs, ils tournèrent tous vers le christianisme leurs sympathies et leurs ambitions. Mais les paysans s'attardaient à rendre un culte aux dieux. Des bandes de moines et de soldats parcoururent les campagnes, brûlant les temples, renversant les statues des idoles.

Et, en 435, l'Empereur Théodose II lançant un dernier édit contre les païens, ajoutait : « Bien que nous pensions qu'il n'y en ait plus. »

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉGLISE CONSERVATRICE

Ainsi, après deux siècles de lutte, dans ce vaste monde romain qui se montrait si dur autrefois pour les va-nu-pieds chrétiens, il n'y a plus maintenant de place que pour eux. Les petites sociétés chrétiennes qui se cachaient parmi les tombeaux élèvent maintenant des temples plus beaux que ceux des anciens dieux. Et l'Empereur lui-même est un fidèle soumis de l'Église.

Cependant la société ne s'est aucunement modifiée en faveur des petits, chers à Jésus. Sous Théodose comme sous Dioclétien, il y a des esclaves, des colons, des maîtres, des nobles. Si le pauvre a l'honneur de partager à l'église le même pain que l'Empereur lui-même, au dehors il retrouve ses maîtres. Son sort s'est même aggravé. Par le jeu des forces économiques, l'esclave tend à devenir colon (métayer pour toujours attaché à sa terre), mais l'homme libre, opprimé par le grand propriétaire, descend au niveau de l'ancien esclave; le petit propriétaire, ruiné, devient le serviteur du riche. Et, toujours plus hautain et plus dur à mesure que l'Empire décline,

le noble romain s'élève, seigneur d'immenses domaines, maître d'autant plus absolu qu'il devient souvent évêque.

Le christianisme a été impuissant à substituer à l'Empire l'organisation démocratique des premières églises. Les circonstances l'ont obligé à se faire la doctrine religieuse, le « cadre idéologique », d'une société essentiellement aristocratique. Aucune religion n'était moins apte à ce rôle que la religion de Jésus.

Pour que le christianisme s'adaptât à ces nécessités politiques, il fallut faire subir à son dogme, à ses institutions, à sa morale même, un changement profond et radical.

Ce fut l'œuvre des grands rhéteurs du cinquième siècle, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome. Ils ont été appelés, et avec raison, les Pères de l'Église. C'est d'eux que date le catholicisme conservateur, tel qu'il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Comment Jésus devint Dieu

Tel un parvenu rejette dans l'ombre ses aïeux trop humbles, tels les Pères du cinquième siècle vont dissimuler le petit juif « laid » et pauvre, à qui le christianisme devait son origine, sous le Verbe de Dieu, éternel et tout puissant, devant qui l'Empereur romain peut décemment s'incliner.

Ils seront aidés en cela par le travail de la tradition. « Les conceptions que l'Église présente comme des dogmes révélés, a dit M. l'abbé Loisy, ne sont pas des vérités tombées du ciel et gardées par la tradition religieuse dans la forme précise où elles ont paru d'abord. »

Jésus ne s'était pas prétendu supérieur à l'humanité. Au Jardin des Oliviers, il gémissait : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. » Saint Pierre, dans les Actes, le présente aux Juifs comme « un homme recommandé de Dieu auprès d'eux par des miracles ». Et l'Épître aux Hébreux déclare qu'il était « un homme en tout semblable aux autres hommes, sauf le péché ». Il ne se proclama même point Messie. Il attendait pour prendre ce titre glorieux que la « bonne nouvelle » eût été annoncée à tous les hommes, que le royaume de Dieu fût devenu une réalité. L'avenir seul le sacrerait Messie.

L'avenir le cloua sur la croix. Ce démenti brutal infligé par la réalité au rêve messianique, les disciples ne l'acceptèrent pas. Le Christ pour eux resta vivant. Présent en *esprit* en chacun des fidèles, le Messie, vivant et agissant, continua de marcher à la conquête de l'Univers.

Alors un curieux travail s'opéra sur la vie de Jésus.

Les prophètes avaient pour ainsi dire tracé d'avance la biographie du Messie. Il devait naître à Bethléem. Or, Marc, le premier évangéliste, le faisait venir de Nazareth. Luc expliqua que le dénombrement des Hébreux avait obligé Joseph et Marie à quitter leur village ; et ainsi, pour créer la touchante légende de l'étable, du bœuf et de l'âne, il avançait de six ans, sans s'en douter, le fameux recensement ordonné par Auguste. D'après la Bible, le Christ devait être de la race de David. Luc et Mathieu donnèrent deux généalogies, différentes d'ailleurs, qui faisaient remonter Joseph par une suite ininterrompue d'aïeux jusqu'à David. Mais cette descendance royale ne suffit plus. Joseph perdit toute part à la génération de Jésus et Luc raconta la salutation de l'Ange. Les Évan-

giles étaient des « mémoires écrits » pour prouver qu'en Jésus est le Messie annoncé par les Écritures.

Cependant la plupart des Juifs ne se rendaient pas. Pour eux, la croix prouvait que la mission de Jésus était une imposture.

Paul, hardiment, tourna l'obstacle. Jésus était le Juste sans péché, il ne devait donc pas périr. S'il est mort, *c'est qu'il l'a voulu*. Il s'est offert de son plein gré pour réconcilier avec le Créateur l'homme déchu par le péché d'Adam. Il a obtenu de Dieu la grâce de l'humanité. Par là, il a sauvé le monde et mérité le titre de Messie. Le supplice de Jésus qui, selon Marc, était une vengeance des pharisiens, se transformait ainsi en sacrifice expiatoire. Le dogme de la Rédemption était né.

Les Juifs orthodoxes furent scandalisés, et nous avons dit avec quelle violence ils traitèrent Paul. Celui-ci, toujours poussé par les circonstances et les nécessités de la propagande, alla plus loin. Puisque les Juifs repoussent notre doctrine, pensa le fougueux apôtre, rejetons la leur. Pour punir Adam, Dieu l'avait livré sans règles à ses instincts et à la mort ; puis, en considération d'Abraham, il avait consenti à donner à ses enfants une Loi, la Loi de Moïse ; mais c'était une loi de châtiment, car elle n'était faite que de défenses, et c'est l'interdiction qui crée la faute. Jésus est venu ; « nouvel Adam » il a réconcilié l'homme avec Dieu ; il a détruit les anciennes défenses ; l'homme est libre ; Dieu ne lui demande que l'amour et la bienveillance envers le prochain. La Loi d'amour a supprimé la Loi de colère.

Cette fois, ce furent les fidèles galiléens qui s'irritèrent, car Jésus avait dit : « Je ne suis pas venu pour abolir la Loi de Moïse. » Nous avons dit comment Paul fut reçu

à Jérusalem. Mais Jérusalem fut détruite, et le petit groupe galiléen se dispersa.

Les idées de Paul eurent le champ libre.

En passant du monde juif au monde grec, l'idée chrétienne subit une nouvelle transformation. Pour convaincre quelqu'un, il faut se placer à son point de vue ; ainsi le converti modifie souvent les pensées de son initiateur.

Paul l'avait remarqué : « Pour convaincre les Juifs, il faut des miracles ; mais pour convaincre les Grecs, il faut de la philosophie. » Or, vers le temps où vivait Jésus, un Juif d'Alexandrie, nommé Philon, avait tenté de concilier la Bible et la science hellénique. Le philosophe Zénon avait appelé *Logos*, « Verbe », l'action régulatrice de Dieu sur le monde ; les Écritures appellent *Memra*, « Expression », les manifestations de la puissance de Jéhovah sur la terre. Philon confondit les deux notions. Il définit le Verbe, « lieutenant de Dieu, son fils et son premier-né », médiateur entre l'Être insaisissable et la créature : « Il intercède auprès de l'Éternel pour les mortels misérables, et d'autre part, il interprète les ordres du Maître à ses sujets. » N'était-ce pas là le Jésus de la Rédemption ? Les chrétiens, pour faciliter leur propagande, transmuèrent Jésus en Verbe.

Cependant les Évangiles de Marc, Luc et Matthieu ne convenaient plus aux nouveaux adeptes. On rédigea un quatrième Évangile, l'Évangile de Jean, où la généalogie du « Fils de David » fut remplacée par ces mots : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu, etc... »

Jésus de Nazareth, de son vivant prophète de Galilée, proclamé Messie à Jérusalem après sa mort sur la croix,

devenu Rédempteur à Thessalonique, Corinthe et Rome, se transforma ainsi en Verbe de Dieu, à Alexandrie, vers l'an 150 après sa naissance.

La fureur métaphysique des Grecs pendant trois siècles encore se livra sur le nom de Jésus à de terribles combats.

L'inspiration individuelle des fidèles, dangereuse pour les communautés parce qu'elle y mettait l'anarchie, avait été remplacée par la spéculation théologique, réservée aux seuls docteurs, aux prêtres. La connaissance théorique de Dieu, la « gnôse », devint la suprême vertu. On discuta avec passion sur les rapports de Jésus et de la Divinité. Pour certains, le charpentier galiléen n'avait jamais existé, son apparition en Judée avait été celle d'un fantôme sous lequel se cachait l'Esprit divin. Pour d'autres, le fils de Joseph avait réellement vécu ; mais un *éon* (émanation) divin s'était substitué à lui le jour de son baptême par Jean, puis l'avait abandonné quand on le clouait sur la croix. Pour d'autres encore, Grecs qui détestaient les Juifs, l'Éternel, le vrai Dieu, avait envoyé Jésus pour corriger l'œuvre de Jéhovah, qui ne fut qu'un démon malfaisant. D'autres, par contre, faisaient de la Bible un livre tellement sacré que tous les personnages qui y sont nommés devinrent des saints. On réhabilita Ève, Caïn, les Sodomites. On justifia même Judas Iscariote, qui, en livrant le Messie, avait permis la Rédemption de l'humanité, alors que Satan avait persuadé aux princes de laisser vivre Jésus.

Cependant, les divergences de croyances n'empêchaient nullement les chrétiens de se reconnaître frères. On s'en tenait à la doctrine de saint Paul : « Que chacun garde l'enseignement qu'il a reçu. » On ne plaçait pas

encore l'essence du christianisme dans l'unité de la foi ; elle était toujours dans la bienveillance mutuelle, dans l'étroite solidarité entre tous les fidèles et toutes les églises. Ce n'est que plus tard, lorsque le christianisme se fût vidé de son contenu social, que les questions de dogme passèrent au premier plan.

Cependant un nouvel effort de la philosophie grecque de « l'École », amena le christianisme à préciser sa théologie.

Vers le milieu du troisième siècle, alors que les Empereurs rêvaient de fondre en un seul tous les cultes de l'Empire, un philosophe d'Alexandrie, nommé Plotin, construisit un vaste système où se trouvèrent confondues toutes les théories des Grecs, de Philon le Juif et des chrétiens.

Plotin comparait volontiers le monde à un phénomène lumineux. Au centre est la substance unique, infinie, éternelle, force d'où découle toute vie : c'est le Père. De lui, « comme la lumière émane de son foyer », procède l'Intellect, principe de toute pensée. Et l'Intellect, à son tour, comme un flambeau communique à un autre flambeau sa flamme sans en rien perdre, produit ce qui en chacun de nous cherche à comprendre : l'Ame. Théorie fort subtile, qui eut une grande vogue dans tout l'Orient. Les chrétiens, pour discuter avec leurs adversaires, adoptèrent ce langage. Ils reconnurent dans le Père le Jéhovah de la Bible, dans l'Intellect, Jésus-Messie, et ils identifièrent le troisième principe à l'Esprit que le Maître en mourant avait légué à ses disciples. Cependant cette assimilation présentait quelque danger. Si l'Église donnait le même enseignement que l'École, sa rivale, la direction des esprits pouvait lui échapper. Il fallait creuser un

fossé entre la doctrine chrétienne et la science
Alors, tandis que Plotin montrait le Verbe i
au Père puisqu'il émanait de lui, l'évêque d'A
drie le proclama égal, coéternel, « consubstanti
Père.

On sait ce qu'il advint au Concile de Nicée. Co
tin fit triompher le parti d'Athanase. Il vit bientô
s'était trompé. C'était Arius, fidèle à la doctri
l'École, qui représentait la conciliation entre le m
chrétien et le monde officiel. Constantin se fit arien
fils Constance convoqua des Conciles et fit décider q
Verbe n'était pas consubstantiel au Père. Quand i
réuni tout l'Empire sous sa domination, les évê
d'Occident se soumirent, et l'évêque de Rome, Li
envoya même au Concile de Sirmium une lettre q
avouait s'être trompé sur la nature du Verbe.
Constance fut renversé du trône impérial, et quand s
Ambroise eut rallié les orthodoxes à l'Empire, un n
veau Concile rétablit la consubstantialité du Verbe.

Par la même occasion, fut réglée la situation du S
Esprit, encore indécis entre le Père et le Fils. Le dog
de la Trinité était constitué.

Depuis que le Verbe était si haut dans le ciel, on
voyait plus bien quels rapports il avait avec l'hom
Jésus. L'Église d'Antioche se préoccupa du problèm
Apollinaire déclara que dans Jésus le corps seul ét
humain, l'âme ayant été remplacée par le Verbe divi
mais ainsi était supprimée la vie historique du Chris
Apollinaire fut condamné. Nestorius imagina une pe
sonne humaine complète, indissolublement unie a
Verbe; mais ainsi Dieu semblait avoir pris forme humain
Nestorius fut condamné. Jésus, dit à son tour Eutyché

est un, l'essence divine ayant absorbé la nature humaine, Eutychès fut condamné.

L'Église décida que Jésus était à la fois Dieu et homme, absolument Dieu, absolument homme. Et ce fut le mystère de l'Incarnation.

Cette position de l'Église peut paraître étrange. Elle était très habile. Sacrifier l'explication métaphysique, c'eût été écarter ceux qui demandaient pour la religion le prestige de la science et de la philosophie. Supprimer la tradition historique, c'eût été éloigner l'immense foule des simples, qui demandaient au christianisme de satisfaire leur besoin de miraculeux et d'extraordinaire. Il fallait, dans la formule d'un même dogme, enserrer à la fois la métaphysique grecque et la tradition historique. « L'Église, a dit M. l'abbé Loisy, suit une politique moyenne et obstinément conciliante entre les conclusions extrêmes. » Si la subtilité de ses théologiens n'arrive pas à concilier les extrêmes, elle proclame le mystère.

On peut suivre facilement le travail des théologiens dans le « Symbole de Nicée », chanté encore aujourd'hui dans toutes les églises catholiques comme le résumé de la foi chrétienne. Donnons ce texte fameux, en notant les origines de ses affirmations :

« Je crois en un seul Dieu (*la Bible*) le Père (*Jésus*) tout puissant, créateur du ciel et de la terre (*la Genèse*), des choses visibles et invisibles (*Platon*). Et en un seul Seigneur Jésus-Christ (*saint Paul*), Fils unique de Dieu (*Plotin*), né du Père avant tous les siècles (*Arius*), Dieu de Dieu, lumière de lumière (*Plotin*), qui n'a pas été fait, mais est engendré (*Arius*) consubstantiel au Père (*Athanase*), par qui tout a été fait (*Philon*), qui est descendu des

cieux pour nous autres hommes et s'est incarné (*Quatrième Évangile*) dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint Esprit (*Évangile de Luc*) et est devenu homme (*Quatrième Évangile*); qui a été crucifié pour nous (*Paul*), a souffert sous Ponce Pilate, et a été enseveli (*Évangiles*), qui est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, est monté au ciel et est assis à la droite du Père (*Marc et Luc*), qui reviendra dans sa gloire pour juger les vivants (*Évangiles*) et les morts (*Paul*) et dont le règne n'aura pas de fin (*Daniel*). Je crois au Saint Esprit également Seigneur et qui donne la vie (*Philon*), qui procède du Père et du Fils (*Plotin modifié*), qui est adoré conjointement avec le Père et le Fils (*Id.*), qui a parlé par les prophètes (*Bible*). Je crois à l'Église qui est sainte, catholique et apostolique. Je confesse un seul baptême en rémission des péchés (*Jean-Baptiste*), et j'attends la résurrection des morts et la vie des siècles à venir (*Apocalypse*). »

Il avait fallu quatre cents ans de discussions et de luttes parfois sanglantes pour établir ce *Credo*, inintelligible aujourd'hui à la presque totalité des chrétiens.

Comment le royaume s'évanouit

Tandis que Jésus montait lentement au ciel des abstractions métaphysiques, son « royaume » passait dans le domaine des Idées.

Le philosophe Platon avait distingué l'Univers visible composé de corps périssables — et par conséquent sans réalité, disait-il, — et l'Univers invisible, lieu des âmes et des Idées éternelles. C'est dans cet Univers invisible que

passe le royaume promis aux humbles. Jésus n'avait-il pas dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ? En vain ce texte douteux du quatrième Évangile était-il contredit par les trois autres. C'est le moment où l'on commence à découper en petites phrases isolées les récits de l'Écriture et où l'on leur substitue d'ingénieux commentaires, fort éloignés de la pensée du Maître.

Pour atteindre ce royaume idéal, il fallait que l'homme devînt lui-même une Idée. On se servit de Platon une fois encore. Avec son aide, on divisa l'homme en deux : le corps, objet de plus en plus négligeable, phénomène sans durée dans un monde transitoire, et l'âme, qui seule *est* vraiment, et qui aspire à la félicité divine.

A la conception chère à Jésus : bonheur de tous obtenu par l'oubli de soi et l'amour des autres, saint Augustin substitua la préoccupation égoïste du salut individuel. Sauver son âme devint l'unique affaire de chacun.

Toutes les sociétés aristocratiques prêchent ainsi une morale individualiste ; rien n'est plus propre à faire des petits une poussière d'individualités sans cohésion en face d'une aristocratie solidement constituée et maîtresse de l'État.

Puis, devant le chrétien se dressa un idéal de perfection morale, très différent de l'idéal antique. La confiance en soi, qui est le meilleur principe d'action, devint l'orgueil. L'ambition, qui paraissait à un Romain le premier des devoirs, devint un vice, l'envie.

La satisfaction même des besoins naturels fut une cause de remords. Au premier siècle, la première vertu chrétienne était la charité ; au quatrième siècle, ce fut la chasteté. D'abord simple réaction contre la licence des mœurs païennes, elle devint le mérite essentiel aux yeux de

Dieu. La vierge fut supérieure à l'épouse. Et les natures ardentes, celles qui autrefois fournissaient les apôtres et les martyrs, s'enfuirent avec saint Jérôme dans les couvents de Palestine, dans les déserts de la Thébaïde, pour y chercher une solitude pleine de trouble, une sainteté sans joie pour soi-même et sans utilité pour autrui.

Quant au commun des mortels, il sentit son impuissance à fuir le péché. Rejetant les idées stoïciennes, les plus fortes qu'ait produites la civilisation de la Rome ancienne, saint Augustin proclama le dogme de la Grâce.

L'homme ne peut se sauver seul; il faut que la Grâce de Dieu vienne à son aide. Et la faveur de Dieu souffle où elle veut. Mais le prêtre sait des secrets pour l'attirer. Il sait les rites magiques dont la vertu chasse toute souillure. Le baptême, autrefois initiation à l'entrée de la secte, efface maintenant tous les péchés; la confirmation donne les dons de l'Esprit; les onctions d'huiles, jadis condamnées, ont désormais des actions mystérieuses; l'antique repas de fraternité, où tous mangeaient le même pain et buvaient à la même coupe, se transforme en un sacrifice symbolique, où les païens convertis retrouvent le souvenir des victimes offertes à Jupiter, à Isis, à Mithra, le dieu-soleil.

Les jeûnes, les reliques, les formules pieuses, tout le bric-à-brac des anciens cultes et les pompes des mystères grecs, toute cette religion extérieure que Jésus avait si cruellement raillée chez les pharisiens, reparaissait, recommandée en son nom.

Le paganisme entra sournoisement dans le christianisme avec les païens. La ville d'Éphèse avait au troisième siècle un temple de Diane qui attirait les pèlerins de tout l'Orient. Quand le christianisme eut vaincu, les

Éphésiens ne purent se résigner à laisser vide le temple qui faisait la fortune de leur cité. Comme un Concile siégeait dans leurs murs, ils lui demandèrent d'installer dans le temple Marie, mère de Dieu. Les Pères hésitèrent. Cependant, depuis que Jésus était devenu le Verbe, il n'était plus possible que sa mère fût une femme ordinaire. Une émeute décida le Concile, et la Sainte Vierge remplaça la Vierge chasseresse.

Les Apôtres suivirent le mouvement d'ascension. A Constantinople, ils furent traités comme les héros, les demi-dieux de l'ancienne Grèce. Bientôt il n'y eut plus un arbre, un rocher, une fontaine, où un saint n'eût remplacé quelque menu dieu païen.

Les assemblées chrétiennes changèrent en même temps de caractère. Elles étaient maintenant nombreuses et brillantes. Le repas en commun avait disparu, et l'on n'y discutait plus théologie, par peur de l'hérésie. L'ancienne intimité avait disparu depuis que le maître et l'esclave s'y trouvaient côte à côte. Comme on n'osait plus causer, on se mit à chanter. Déjà Arius, du temps de sa lutte avec Athanase, avait imaginé de mettre sa doctrine en petits poèmes sur des airs populaires, que répétaient les bateliers et les portefaix en allant au travail. Saint Ambroise composa de même des hymnes théologiques, où se trouvaient condensées et popularisées les formules de l'orthodoxie. On les chanta dans l'église de Milan et la coutume gagna tout l'Empire. L'Église a gardé jusqu'à nos jours quelques chants ambrosiens.

Ainsi se forma peu à peu ce que, d'un terme emprunté au culte de Mithra, on appelle la Messe.

Puis les anciennes églises parurent trop modestes. Lorsqu'on ne parle plus au cœur ni à l'esprit, on cherche

à plaire aux yeux. Les Empereurs donnèrent l'
Constantin édifia dans sa nouvelle capitale une
magnifique dédiée aux saints Apôtres. L'ar
réconciliée avec l'Église l'imita. Le baptistère d
possédait une « piscine de porphyre, un agneau
sept têtes de cerf en argent jetaient l'eau dans la
que supportaient deux statues d'argent de 170 liv

Il ne s'agit plus désormais de bannir les riche
royaume de Dieu.

Clément d'Alexandrie écrit un petit traité «
salut des riches ». Jésus avait dit : donne tes bie
pauvres et suis-moi ; cela signifie pour le savant d
Défaites-vous de vos biens sans vous en défaire; d
vous d'eux, en esprit, en pensée ; détachez-vous
moralement, ce qui est une façon d'apprendre à v
servir comme on doit s'en servir pour autrui.

Saint Ambroise met même le propriétaire en
contre une charité excessive qui le porterait à s
pouiller : « On ne doit pas, dit-il, donner tout à la
on n'a pas le droit de dépouiller ses enfants. » Les
galités sociales, la misère et l'esclavage seraient-ils
légitimes ? Non pas, certes, s'écrie saint Ambroise :
nature avait fait communs tous les biens, c'est l'usu
tion qui a créé les droits individuels. » Mais si les ri
n'ont aucun droit sur ce qu'ils possèdent, les pauvres
ont pas davantage. C'est Dieu qui par sa Providence g
verne le monde, comme par sa Grâce il sauve ou perd
individus. Or Dieu n'entend pas la politique à la mani
des gouvernements humains ; il réserve ses biens po
un autre monde ; ici-bas, il ne veut qu'éprouver
hommes. L'inégalité des conditions, explique saint A
gustin, est un fait providentiel. Elle a pour but de provo

quer l'éclosion des vertus proprement chrétiennes, qui permettent à l'homme de gagner le ciel. Il faut qu'il y ait des riches pour cultiver la bonté, la charité ; il faut qu'il y ait des pauvres, pour que la patience, la résignation, l'humilité, puissent s'épanouir pour la gloire du monde futur.

De ce point de vue, l'esclavage devient non seulement juste, mais souhaitable. « La servitude est un don divin », dit saint Ambroise. Les jurisconsultes romains, sous l'influence des stoïciens, reconnaissaient des droits à l'esclave. Pour l'Église, il n'en a pas : « Tu as le bonheur de devenir chrétien, dit saint Augustin à l'esclave, et cependant tu as un homme pour maître ; mais tu n'es pas l'esclave de cet homme ; tu es l'esclave de celui qui t'a ordonné de l'être ».

Et le grand évêque ajoute : « Combien les riches sont-ils redevables au Christ qui met le bon ordre dans leurs maisons ! »

Le christianisme religion d'État

Quand on lui eut expliqué ainsi la doctrine du Christ, l'aristocratie romaine n'en voulut plus d'autre. Tous ceux qui ne s'y ralliaient pas parurent d'odieux révolutionnaires. L'Empire traita les hérétiques avec la même violence qu'autrefois les chrétiens, et pour les mêmes raisons. Seulement ce fut au nom du Christ que maintenant on persécuta.

Pour réaliser l'unité de foi nécessaire au bon ordre politique et social, il fallut un personnel homogène et hiérarchisé. On mit un évêque au chef-lieu de chaque cité, un métropolitain dans chaque grande ville.

Grâce aux dons faits à l'Église, l'évêque était un des grands propriétaires de la province et il prenait rang dans l'aristocratie impériale. Il possédait de nombreux esclaves, qu'un Concile lui avait défendu d'affranchir. Il marchait entouré des pauvres qu'il entretenait, comme le patricien autrefois au milieu de ses familiers et de ses clients. L'évêque de Rome, au quatrième siècle, ne sortait qu'assis sur un char et magnifiquement vêtu ; et le préfet impérial lui disait : « Fais-moi évêque et je me fais chrétien. »

Les évêques étaient toujours élus, mais une naissance élevée était devenue nécessaire pour exercer de telles fonctions. Tous obéissaient à l'évêque de la capitale, que l'Empereur tenait sous son étroite surveillance.

Avec le triomphe du christianisme, il n'y eut rien de changé dans la société ni dans l'Empire. Il n'y eut qu'une administration de plus.

« Faisant aimer aux pauvres leur pauvreté, écrit M. Thamin, aux humbles leur humilité, le christianisme préparait pour ceux qui veulent avoir leur règne ici-bas des sujets dociles et des victimes volontaires. »

L'Empereur dit aux évêques :

Désormais nous ne vous persécutons plus, nous contraignons même par la force tous les habitants de l'Empire à se ranger sous votre autorité.

Nous faisons mieux, nous construisons des églises pour votre Dieu, et des palais pour vous; vous avez des subventions, des privilèges, des honneurs; vous prenez place dans la hiérarchie, vous faites partie de l'aristocratie romaine. Vous ne cesserez pas pour cela d'être des chefs démocratiques. Au contraire. Les nombreuses aumônes que nous vous confions, les ressources que vous crée

l'État, vous rendront chers aux malheureux et vénérables aux humbles. Vous continuerez à prêcher aux hommes la doctrine qu'enseigna votre Maître; mais vous la rendrez plus compatible avec l'existence d'une société aristocratique; vous transformerez la Loi d'amour en charité, ce qui se ressemble beaucoup; le renoncement absolu aux richesses deviendra l'aumône volontaire du riche au pauvre; l'égalité des hommes sera ajournée à un autre monde, et l'attente du royaume de Dieu commandera la résignation aux maux d'ici-bas.

Ainsi vous serez bénis des malheureux que vos enseignements auront consolés, et vous aurez bien mérité des riches à qui vous aurez rendu plus facile la tâche si délicate du gouvernement.

Étrange transformation du christianisme que la lenteur des siècles avait faite insensible.

C'est la doctrine même de Julien l'Apostat que les Empereurs chrétiens adoptent, avec la complicité des Pères de l'Église.

En 532, Justinien entreprit de donner à la nouvelle religion d'État un monument digne d'elle et de l'Empire.

Au cœur même de Constantinople, dans un site merveilleux, dominant la mer et le golfe de la Corne d'Or, il acheta à des prix inouïs un vaste terrain. Pour élever la basilique il dépensa à profusion l'or et jusqu'aux pierres précieuses de ses coffres; une partie seulement de l'église absorba une année entière des revenus de l'Égypte; on augmenta les impôts. Puis une circulaire invita les gouverneurs à envoyer dans la capitale les plus beaux vestiges de l'antiquité que les provinces possédaient encore.

Rome envoya huit colonnes de porphyre, Éphèse ses marbres verts : on détruisit des temples, on démolit des palais pour élever avec leurs débris un Temple au nouveau Dieu.

Le résultat fut composite, mais splendide. Un énorme dôme se dressa au-dessus de la ville, qu'il domine encore, flanqué de quatre demi-coupoles, précédé d'une cour avec une colonnade. Ce dôme était si hardi que les architectes et la population entière prirent peur. Le clergé apporta en grande pompe des reliques vénérées. Tout le jour et toute la nuit des prêtres priaient au milieu des travaux, suppliant Dieu de ne pas faire crouler le dôme sur les os de ses martyrs.

Des marbres de mille couleurs couvraient les murs, le pavé même était si beau que Procope le compare à un tapis et aux parterres d'un jardin. Et l'Empereur, disait-on, l'aurait couvert d'or, si l'impôt ne lui avait fait défaut.

Puis, quand Justinien eut dressé pour le patriarche un siège d'argent massif pesant quarante mille livres, quand il eut élevé sous le dôme gigantesque un autel d'or, orné d'émaux et de faïences, surmonté d'une colonne d'argent portant une croix d'or; quand il eut attaché au service de cette église dix mille clercs, et que pour les faire vivre par de fructueux pèlerinages il eut retrouvé à leur intention la margelle du puits de la Samaritaine et les trompettes de Jéricho; alors il contempla avec orgueil ce Temple unique au monde et s'écria : « Salomon, je t'ai vaincu ! »

Ainsi s'éleva, splendide témoignagne de l'esprit nouveau, la Basilique de Sainte-Sophie, dédiée à la Sagesse grecque, devenue la sainte Sagesse, où Jésus, le charpen-

tier, apparut travesti en Empereur byzantin, vêtu de pourpre et d'or, le diadème sur la tête et le sceptre à la main.

Cependant, de toutes parts, les Barbares envahissent l'Empire. Rome même est prise par Alaric, et les Goths pillent et massacrent pendant trois jours dans la Ville Éternelle. Les chrétiens se résignent. Salvien leur explique que la Providence a voulu le triomphe des Germains pour châtier les Romains, amoureux des jeux du cirque. Saint Augustin console de la même façon les vierges chrétiennes mises à mal par les Goths.

L'Empire, comme atteint de torpeur, assiste à sa destruction.

Les principaux ouvrages consultés pour l'établissement de ce volume, sont :

RENAN. — *Les origines du christianisme.*
LOISY. — *L'Évangile et l'Église.*
HARNACK. — *L'essence du christianisme.*
HAVET. — *Le christianisme et ses origines.*
THAMIN. — *Saint Ambroise.*
AMÉDÉE THIERRY. — *Saint Jérôme.*
PUECH. — *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps.*
DE BROGLIE. — *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle.*
ALLARD. — *L'Église et l'Empire romain de Néron à Théodose.*
BOISSIER. — *La fin du paganisme.*
G. SOREL. — *La ruine du monde antique.*

TABLE

—

PAGES

Première partie : LE ROYAUME DE DIEU 5

Deuxième partie : LE CHRISTIANISME DÉMOCRATIQUE.

I. — Saint Paul et les Gentils 23
II. — La démocratie occulte 37

Troisième partie : LA LUTTE DE L'ÉGLISE ET DE L'EMPIRE.

I. — Les persécutions et Dioclétien 49
II. — Le pacte de Constantin 57
III. — La fin du paganisme 66

Quatrième partie : L'ÉGLISE CONSERVATRICE 75

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, ADM^r), 9, RUE DU PONT. — 8635

QUATRIÈME ANNÉE 1904

"Pages libres"

REVUE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

FRANCE : Trois mois, **1.95**. — Six mois, **3.90**. — Un an, **7.80**
ÉTRANGER : Six mois, **5** ». — Un an, **10** »
Le numéro : 0.20

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I. — **L'Église et l'Empire romain : de l'étable de Bethléem au dôme de Sainte-Sophie**, par FRANCIS DELAISI.

II. — **L'Église au moyen-âge : papes, moines et conciles**, par A. REBILLON.

III. — **L'Église et le seizième siècle : d'Alexandre Borgia à Sixte Quint**, par JULIEN LUCHAIRE.

IV. — **L'Église au dix-septième siècle : le trône et l'autel**, par RENÉ MUSSET.

V. — **L'Église et la Révolution française : des cahiers de 1789 au Concordat**, par PIERRE BRIZON.

VI. — **L'Église et les États : le régime de la séparation, en Belgique, au Mexique, etc.**, par P.-G. LA CHESNAIS.

VII. — **L'Église et les partis : cléricaux, étatistes et révolutionnaires**, par CHARLES GUIEYSSE.

chaque volume, 1 fr. 50

des livres à lire, *recueil bibliographique*, pour les bibliothèques publiques et privées . . . . . franco : **0** fr. **75**

L'instituteur, un acte par R. ROUSSELLE, *pièce jouée dans les Universités populaires* . . . . . franco : **0** fr. **40**

En Bourbonnais, *étude sur la condition des paysans*, par EMILE GUILLAUMIN . . . . . franco : **0** fr. **75**

L'âme soudanaise, *essai sur la valeur intellectuelle des Noirs*, par le docteur BAROT . . . . . franco : **0** fr. **50**

Précis de l'affaire Dreyfus, par le docteur OYON, avec une préface d'ANATOLE FRANCE (30e mille). . . . . franco : **0** fr. **30**

YA 02879

M308832